



HAL
open science

Habiter la BnF

Joëlle Le Marec, Judith Dehail

► **To cite this version:**

Joëlle Le Marec, Judith Dehail. Habiter la BnF. [Rapport de recherche] École des hautes études en sciences de l'information et de la communication (CELSA); Bibliothèque nationale de France. 2016. hal-01399233

HAL Id: hal-01399233

<https://hal.science/hal-01399233v1>

Submitted on 18 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



GRIPIC
CELSA PARIS-SORBONNE

{BnF} | Bibliothèque
nationale de France

« Habiter la BnF »

**Projet de Recherche sur les Publics du Haut-de-jardin de la
Bibliothèque nationale de France**

Rapport final (extraits)

Août 2016

Joëlle Le Marec | Judith Dehail

Photographies d'Igor Babou

Programme de recherche dirigé par Joëlle Le Marec, Professeure au GRIPIC, CELSA,
Université Paris IV

Nos remerciements vont aux membres du comité de pilotage qui nous ont accompagnés et nous ont accordé des entretiens :

Denis Bruckmann
Thierry Pardé

Jean-Marie Compte
Pascale Issartel
Agnès de Saxcé

Sylviane Tarsot-Gillery

Ils s'adressent également aux membres du comité de projet qui ont participé à toute la conduite de cette recherche, et à celles et ceux avec qui nous avons pu effectuer des séances et visites de travail indispensables :

Catherine Aurerin
Valérie Allagnat
Catherine Éloi
Anne-Sophie Delhaye
Sebastien Gaudelus
Florence Leleu

Philippe Mezzasalma
Arnaud Gilles
Monique Calinon

Ils s'adressent aussi à Christophe Evans, responsable du service Études et recherche de la BPI du Centre Pompidou, qui a participé à nos ateliers et enrichi fortement la mise en perspective des résultats.

Enfin, nous remercions très chaleureusement Philippe Chevallier et Irène Bastard.

Les modalités de collaboration qu'ils ont proposées et mises en place, les échanges tout le long des étapes de la recherche, incarnent parfaitement, pour nous, une démarche contemporaine de création de connaissances basée sur un partage des enjeux et des questions entre une équipe de recherche et les personnes impliquées dans la vie de l'institution.

Table des matières

1. INTRODUCTION ET CONTEXTE DU PROJET DE RECHERCHE	9
1.1. LE PUBLIC, UNE PASSION COMMUNE	10
1.2. ÉLÉMENTS DE METHODOLOGIE POUR L'ENQUETE.....	12
1.3. QUELQUES CLES DE LECTURE DES RESULTATS.....	13
2. « JE NE VIENS PAS ICI POUR PASSER LE TEMPS » : PRATIQUES D'ETUDE, APOLOGIE DU SERIEUX A LA BNF	17
2.1. ETUDIER POUR SOI, ANALYSER SA PROPRE DISCIPLINE	17
2.1.1. <i>L'étude en bibliothèque, une « démarche » nécessairement volontaire.....</i>	<i>17</i>
2.1.2. <i>Les notes prises à la BnF : une mémoire de soi ?.....</i>	<i>20</i>
2.2. ETUDIER POUR CREER : FAIRE GRANDIR SON PROJET A LA BNF	23
3. L'ETUDE EN PRATIQUE ET LES PROCEDURES D'APPROPRIATION DE L'ESPACE	25
3.1. BATIR L'ESPACE AUTOUR DE SOI, PERCEVOIR SES RESSOURCES ET REPERER LES GENS DU LIEU : UNE CONSTRUCTION D'HABITUDES	25
3.2. L'EFFICACITE COMME MOT D'ORDRE OU LA QUETE DES CONDITIONS OPTIMALES	30
3.2.1. <i>L'esprit reflété sur la table : Des constellations d'objets pour une meilleure concentration</i>	<i>30</i>
3.2.2. <i>Choisir « sa » bibliothèque, façonner les modalités d'une pratique d'étude productive.....</i>	<i>30</i>
3.2.3. <i>Ce que l'espace fait au travail : des migrations induites par l'étude.....</i>	<i>34</i>
3.3. LES LIVRES DE LA BNF : L'IMPORTANCE DE LA MATERIALITE DES PAGES.....	35
4. SOCIABILITES DES LECTEURS, REGARDS SUR LA SOCIETE : L'ECOSYSTEME DE LA BNF	43
5. ANNEXES	45
5.1. GUIDE D'ENTRETIEN (HAUT-DE-JARDIN)	45
5.2. LISTES DES ENTRETIENS DES PHASES 1 & 2.....	48
5.3. ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES	59

Avertissement :

Sont ici publiés les éléments du rapport de Joëlle Le Marec et Judith Dehail susceptibles d'intéresser largement chercheurs en sciences sociales et acteurs des bibliothèques et des institutions culturelles. Les préconisations concrètes, à visée d'abord interne et opérationnelle, tenaient lieu de conclusion du rapport remis à la Bibliothèque nationale de France et n'ont pas été ici reprises.

1. Introduction et contexte du projet de recherche

L'étude « Habiter le Haut-de-jardin » a démarré bien avant le début des enquêtes dont nous présentons ici les résultats.

En 2015, plusieurs rencontres avec la délégation à la Stratégie et à la recherche de la BnF (Philippe Chevallier, Thierry Pardé) ont abouti à une proposition de recherche qui a ensuite été discutée avec les représentants de la direction des Collections. Une visite collective dans les salles de lecture et un travail de discussion sur les études antérieures (dont une enquête sur les lycéens en Haut-de-jardin¹) ont nourri la réflexion à partir des questions formulées par les équipes de la BnF.

Ces questions portent sur l'identité du Haut-de-jardin, sa place dans l'ensemble des espaces de la BnF (et notamment son rapport avec le Rez-de-jardin). Elles sont très vives car un débat collectif intense a précédé les travaux qui ont abouti à des transformations importantes en 2013 (appelées « réforme » ou « évolution » du Haut-de-jardin). La réouverture a réactivé des questions, des préoccupations, des hypothèses. Celles-ci sont partagées dans un même souci aigu de tout à la fois respecter les missions institutionnelles de la BnF et prendre en compte un contexte de fortes évolutions du monde des bibliothèques. L'intensité partagée de ce souci rend paradoxalement plus sensibles les différences dans la manière dont il est vécu et dont il oriente l'action selon la place qu'on occupe, la mission qu'on assume, l'expérience quotidienne dans laquelle on est immergé ; des hypothèses différentes coexistent, à propos des évolutions de la BnF et du Haut-de-jardin en relation avec des évolutions plus générales, sociales, culturelles et politiques. Les publics et ses pratiques sont au cœur du souci commun des équipes de la BnF.

De nombreuses études permettent d'objectiver des caractéristiques de la fréquentation et ses évolutions. Ces enquêtes de type « baromètre » sont réalisées régulièrement dans d'autres grandes institutions culturelles, et rendent compte d'évolutions de la fréquentation et de la structure des publics délicates à interpréter (un infléchissement est-il lié à des événements imprévus – mais susceptibles de se renouveler constamment au cours des années – ou bien s'agit-il de tendances dites « lourdes » qui signaleraient les transformations structurelles, attendues ou redoutées, dans les pratiques d'une population ?).

Certaines enquêtes explorent plus précisément des usages (mais sur des populations nécessairement très réduites) mais aussi des attachements à la Bibliothèque et au Haut-de-jardin, comme dans le cas des études réalisées sur le site Richelieu ou de l'enquête portant sur les lycéens du Haut-de-jardin².

Toutes ces études sont elles-mêmes reliées à un ensemble de questions et de connaissances issues de la recherche sur les pratiques de lecture et ses mutations contemporaines, les rapports aux savoirs, le rôle des bibliothèques. Le service Études et recherche de la BPI du Centre Georges Pompidou et plusieurs laboratoires de recherche ont formulé un ensemble de

¹ Corentin Roquebert, « Les lycéens, le bac et la BnF, enquête sur les usagers lycéens à la BnF », rapport de stage, 2012 [en ligne : http://www.bnf.fr/documents/enquete_lyceens_bac_bnf.pdf].

² Il s'agit d'enquêtes dites « qualitatives » même si ce terme ne fait que désigner un ensemble extrêmement hétérogène de démarches qui ne sont mises ensemble que par différence avec les études qui mobilisent des traitements statistiques.

questions qui ont abouti à des recherches publiées depuis plusieurs décennies. L'ensemble constitue aujourd'hui une base essentielle pour situer les pratiques des lecteurs et des visiteurs des bibliothèques dans un environnement politique, institutionnel, social et médiatique qui s'est transformé depuis les années 1980. Les résultats rendent compte de continuités fortes dans les rapports aux savoirs ou à l'institution en contradiction obstinée avec les discours qui prédisent ou annoncent continuellement l'érosion des pratiques de lecture, le déclin des institutions, l'intégration des pratiques culturelles aux pratiques de consommation, le développement d'un marché des productions culturelles et médiatiques, la révolution du tout numérique, etc.

On a affaire, de manière croissante, à une prolifération autonome de discours sur les changements, qui rythment les agendas des acteurs des politiques scientifiques et culturelles comme s'il s'agissait de consensus de fond émergeant de la société dans son ensemble. Or, les préoccupations, projets, engagements qui apparaissent au fil des recherches, enquête après enquête, ressemblent très peu aux représentations de la vie sociale qui sont projetées dans l'espace public politique et médiatique. Les travaux sur la communication politique et médiatique permettent au moins partiellement d'expliquer cette autonomie des discours circulants qui opacifient fortement des réalités quotidiennes sensibles.

Mais le plus important pour ce qui nous concerne, est plutôt la convergence d'un certain nombre de résultats des études et recherches sur les pratiques sociales ordinaires et les rapports aux institutions. Ces travaux explorent les pratiques de lecture et d'écriture, les significations et conditions de ces pratiques, les liens aux espaces pratiqués, les manières de se constituer en public des institutions culturelles ou des médias, les mutations professionnelles. Ils ont permis de suivre l'intensification des enjeux de l'auto-formation, les usages des bibliothèques par les étudiants et intellectuels précaires, les transformations des rapports aux livres, aux documents, et aux écrits d'écrans, le développement des multiples médiations médiatiques de la lecture, la sensibilité aux mutations technologiques et éditoriales, mais aussi à toutes les médiations qui entretiennent des transmissions et des formes de vie fort peu inspirées par les menaces et injonctions permanentes, même lorsque ces formes de vie s'avèrent difficiles, fragilisées, incertaines.

Notre étude, qualitative, n'est donc pas une opération isolée basée sur des cas singuliers dans un endroit et à un moment donné. Elle est reliée à un ensemble de travaux menés dans d'autres lieux. Elle est en outre nourrie par les réflexions et les retours des comités de projet et de pilotage qui l'ont accompagnée, et qui sont eux-mêmes inspirés par le partage de réflexions, de préoccupations et de savoirs qui correspondent à de nombreuses missions et de responsabilités à la BnF à tous les niveaux de décision. Elle a donc un objectif précis, mais elle contribue à l'ensemble des réflexions et connaissances que les institutions de la culture produisent à propos des publics et des pratiques dont elles sont les espaces et les témoins.

1.1. Le public, une passion commune...

L'étude projetée répond à un besoin de connaissances approfondies à propos de ce qui se passe dans le Haut-de-jardin. Non pas qui et combien, mais que vient-on faire, pourquoi dans cet endroit. Le scrupule, l'inquiétude professionnelle, interdisent d'écarter l'hypothèse selon laquelle les lieux seraient « insuffisamment » utilisés. Le fait que le public soit présent ne

suffit pas pour s'assurer que l'institution remplit sa mission : on viendrait ici peut-être par défaut, pour passer du temps dans un lieu confortable et silencieux, mais sans utiliser les ouvrages et les ressources mises à disposition et sans avoir de lien particulier à l'institution. Une autre dimension du scrupule professionnel intervient : comment améliorer, développer, résoudre des problèmes, comment accompagner des changements, éventuellement contribuer à des mutations nécessaires, conjurer l'éventuel risque de conservatisme si souvent reproché au monde institutionnel. La demande de recherche a été inspirée par des questions précises et par des réflexions de fond, d'une portée culturelle et politique manifeste.

L'équipe de recherche apporte elle-même ses propres questions et ses hypothèses, qui sont issues d'un autre cadrage : les travaux des membres portent depuis longtemps sur les publics des musées et des institutions, et notamment la question des implicites qui structurent la condition de public (notamment la confiance dans les institutions) ; la spécificité de l'espace institutionnel et des rapports sociaux qui s'y éprouvent, les frontières invisibles mais essentielles, entre les univers médiatiques, marchands et institutionnels. Les rapports aux livres et à la lecture sont également un des thèmes de recherche dans la durée, avec des enquêtes sur les bibliothèques mais aussi les manifestations littéraires. Enfin, les rapports pratiques aux savoirs sont également un axe commun, qui relève partiellement des études de sciences (les pratiques ordinaires des chercheurs et des autres personnes dans les établissements de recherche) et d'une conception de l'enquête basés sur une attention forte à des engagements (sociaux, physiques, affectifs) qui se formulent beaucoup moins aisément qu'ils ne se voient ou se ressentent.

Il nous faut encore rajouter un élément important concernant la proposition de recherche, l'enquête menée, et les restitutions qui en ont été faites au printemps 2016. L'enquête a donné lieu à de très nombreux échanges avec la délégation à la Stratégie et à la recherche. Deux comités ont participé à son élaboration et son suivi, le premier très régulièrement (comité de projet) et le second à des étapes-clé (comité de pilotage)³. Nous avons en outre organisé ensemble deux ateliers à l'issue des deux phases d'enquête, avec des agents de la BnF (principalement des responsables de salle et des responsables de service public), et Christophe Evans (service Études et recherche de la BPI du Centre Georges Pompidou). Les conditions ont été réunies pour faire en sorte que les problématiques, les résultats, les choix, fassent l'objet d'un dialogue permanent entre les équipes de la BnF et l'équipe de recherche, d'une confrontation parfois entre des objectifs distincts, une appropriation mutuelle des points de vue et des expériences académiques et professionnelles, et d'un partage des enjeux de savoirs dans un contexte commun à la Bibliothèque et à la recherche. L'étude effectuée n'a donc pas les caractéristiques d'une prestation de service spécialisée qui aurait été fournie à la Bibliothèque par une équipe de recherche. Ses modalités d'élaboration, de suivi, de réalisation, de restitution et les pistes d'action dégagées, font partie intégrante de la méthode et des résultats. Elle s'inscrit donc dans un type d'alliances interinstitutionnelles et interprofessionnelles caractéristique de la recherche contemporaine : il s'agit de faire avancer des visions de la société informées par des savoirs construits avec soin, discutés, et partagés pour garantir la pertinence des travaux et leur prise en charge dans la création de nouvelles représentations partagées et de nouvelles propositions.

³ Le comité de projet réunissait pour la BnF : Philippe Chevallier, Irène Bastard, Valérie Allagnat, Catherine Aurérin, Anne-Sophie Delhaye, Catherine Éloi, Sébastien Gaudelus, Florence Leleu. Le comité de pilotage réunissait Denis Bruckmann, Thierry Pardé, Agnès de Saxcé, Jean-Marie Compte, Pascale Issartel.

1.2. Éléments de méthodologie pour l'enquête

Nous avons mis en œuvre et respecté le protocole soumis et validé à la rentrée 2015. La recherche comprenait, outre une phase de dépouillement et de discussion des études antérieures⁴ en comité de projet, une phase d'entretiens internes et trois types d'enquêtes auprès des publics.

Entre octobre et décembre 2015, nous avons mené des entretiens auprès de lecteurs et lectrices dans l'ensemble du Haut-de-jardin (salles de lecture, allées, hall d'entrée).

Nous avons également conduit, à cette même période, une campagne photographique afin d'étudier la vie quotidienne du Haut-de-jardin dans plusieurs espaces : circulations communes (halls, allées), salles de lecture.

Il s'agissait pour nous de saisir ce qui ne s'exprime pas nécessairement chez les visiteurs, puisque nous faisons l'hypothèse que le lien à l'institution est d'autant moins revendiqué que la Bibliothèque ne fonctionne pas dans un modèle de communication permanente avec ses publics (contrairement au musée qui, le plus souvent, est de part en part « communicant », la visite étant la découverte d'un discours qui se déploie dans un espace). La Bibliothèque est un lieu qui est moins visité qu'habité.

Ces photographies nous ont permis de saisir des ambiances, des sociabilités, et de rendre manifeste la matérialité des pratiques d'études. Nous avons en outre recueilli des réactions des visiteurs face à ces photographies, pour faciliter un regard réflexif sur des manières de s'installer, de se déplacer, de travailler. Il s'agit de verbaliser des implicites, de reconnaître, de s'étonner, de réfléchir à partir des représentations proposées : à quels expériences, savoirs, renvoient par exemple les images de lecteurs ou de lieux.



© Igor Babou

Cette proposition est inspirée par de précédents travaux que nous avons menés sur la réflexivité dans les pratiques ordinaires, les évidences non questionnées, les ambiances ressenties, les horizons de la présence et de la pratique.

Cette méthode permet d'affronter la difficulté de traiter des réalités sensibles, qui ne se traduisent pas en discours, mais qui sont essentielles, pour nourrir la réflexion politique et dans la prise de décision. De ce point de vue, elle converge avec une tendance de fond en

⁴ Voir la bibliographie en Annexe.

sciences sociales, qui consiste à prêter plus d'attention à ce qui se ressent et ce qui s'éprouve, sans se limiter à ce qui se déclare et ce qui s'énonce.

Elle permet en outre de donner une forme culturelle à des savoirs sur les pratiques du Haut-de-jardin, ce qui peut aboutir à des propositions culturelles de la part de l'institution elle-même, pour et avec ses publics.

Une deuxième phase de l'enquête, entre février et avril 2016, a consisté à explorer des hypothèses dans une perspective a priori plus prospective :

- En interrogeant d'autres personnes que les lecteurs présents dans le Haut-de-jardin, usagers des bibliothèques toutes proches, ou bien se trouvant sur le site de la BnF, à l'extérieur. Nous avons donc mené des entretiens (filmés) avec des lecteurs de deux bibliothèques très proches de la BnF (la Bibliothèque universitaire des langues et civilisations (BULAC) et la Bibliothèque centrale de l'Université Paris Diderot) et avec des personnes rencontrées sur le parvis de la BnF, côté Seine ou bien près de l'entrée du MK2. Ces entretiens filmés ont été effectués par des étudiants et étudiantes en journalisme, culture et communication de l'Université Paris Diderot dans le cadre d'un module de formation à l'enquête, en Master 1 et en Master 2.
- En proposant une rencontre entre l'équipe de la salle B (presse) et des étudiants avancés en journalisme ou en communication. Cette idée a émergé lors des visites et réflexions menées au démarrage de l'étude, de la volonté exprimée par le département concerné (Droit, économie, politique) de développer des liens avec des formations sur les médias. Deux promotions d'étudiants ont participé, les premiers en master de Journalisme à l'Université Paris Diderot-Paris 7, et les seconds en master de sciences de l'information et de la communication au CELSA Paris Sorbonne-Paris 4. Cette visite guidée a été suivie d'un temps de découverte libre, puis d'un entretien collectif sur le site même de la BnF.

Lors des deux ateliers de restitution, nous avons présenté les résultats de chaque phase d'enquête.

1.3. Quelques clés de lecture des résultats

Pour ce rapport final, nous avons choisi de ne pas séparer ce qui est issu des entretiens et photos dans le Haut-de-jardin, des entretiens collectifs avec les étudiants, et ce qui est apparu dans les entretiens filmés dans les bibliothèques voisines et sur le parvis. En effet, il y a une forte cohérence générale dans l'ensemble de ce qui est exprimé dans et hors de la BnF, et dans toutes les situations. En outre, la division en deux phases d'enquête (avec une seconde phase dite « prospective ») s'inscrivait dans une démarche d'aide à la décision, puisqu'il s'agissait, si possible, de repérer des leviers pour des actions de développement en directions d'autres publics que ceux qui fréquentent déjà le Haut-de-jardin.

La nature des résultats obtenus et, à nouveau, leur cohérence, amènent d'autres manières d'envisager l'articulation entre les résultats de l'enquête et la réflexion prospective. Nous y reviendrons, mais signalons d'ores et déjà que ces résultats font apparaître tout autre chose que des problèmes qu'il serait nécessaire de résoudre ou des attentes auxquelles il faudrait répondre compte tenu d'un contexte politique et culturel qui serait donné d'avance (par exemple, l'exigence de développer les publics est un élément de contexte très normatif qui organise les activités de la plupart des institutions culturelles). Les résultats de l'enquête font ainsi apparaître un contexte politique et culturel tout autre, qui suppose un type de relation entre l'institution et ses publics extrêmement inspirant. La bibliothèque répond en

effet à des besoins contemporains majeurs, et ses usagers n'imaginent pas un instant qu'il pourrait y avoir le moindre problème de légitimité : légitimité du système institutionnel ou légitimité de leurs propres pratiques.

Avant tout, en anticipant sur les éléments détaillés du rapport, signalons en effet que ce qui est exprimé par les habitants du Haut-de-jardin à propos de leur rapport à la BnF est fortement confirmé par l'enquête dans les deux autres bibliothèques voisines (Paris Diderot et BULAC) :

- Dans tous les cas, les lecteurs parlent de leur(s) bibliothèque(s), celle(s) qu'ils ont élue(s) parce qu'ils y trouvent les meilleures conditions d'étude. Celles-ci ne sont pas les mêmes pour chacun, mais elles sont essentielles : conditions d'accès (localisation, horaires, gratuité ou non), ressources (ouvrages, services) mais aussi, primordiales, les ambiances (claire ou sombre, espace fermé ou très ouvert, affluence, etc.), et les sociabilités (venir parce qu'on vous a fait découvrir, faire découvrir à son tour, retrouver des personnes qui travaillent elles aussi, être stimulé, etc.). Ce sont ces mêmes exigences qui font choisir par certains leur domicile plutôt que la bibliothèque, pour ces pratiques studieuses. Certains des étudiants en master venus dans la salle B (Presse) affirment détester le type d'environnement que d'autres recherchent.
- Car c'est pour étudier que l'on vient dans ces bibliothèques, que l'on ait ou non le statut d'étudiant, et quel que soit son âge. Ces pratiques studieuses sont parfaitement assumées en tant que telles par les tous les lecteurs interrogés, sans exception. Elles le sont aussi par ceux qui ne viennent pas à la BnF et qui ont été rencontrés sur le parvis. Les questions qui leur sont posées, et qui suggèrent, pour certaines d'entre elles, la comparaison de la fréquentation de la BnF à la pratique d'un loisir culturel, suscitent chez un de nos enquêtés une vive mise au point et un rejet de la suggestion : il faut avoir un projet pour aller à la BnF, et un projet de savoir se suffit à lui-même. D'une certaine manière, les habitants des bibliothèques assument plus facilement que le monde professionnel et les acteurs de la réflexion politique sur les bibliothèques le fait que celles-ci soient pleinement et totalement consacrées à des usages studieux. D'une part, il n'y a aucune attente exprimée pour que la bibliothèque soit autre chose, et, d'autre part, la bibliothèque pratiquée rencontre parfaitement les usages studieux de ses lecteurs, au point qu'il semble presque incongru d'avoir à en discuter : la légitimité des pratiques d'étude pour tous, dans toute leur diversité et leurs exigences, semble en effet garantie par la bibliothèque elle-même.
- Les bibliothèques où l'on s'installe pour travailler constituent un monde à la fois sûr et vaste, que l'on peut arpenter, avec ses repères, ses territoires d'élection, ses trajectoires temporelles. La BnF est connue de ceux qui sont interrogés à Paris Diderot ou à la BULAC même s'ils n'y sont pas allés. Elle a parfois été fréquentée et ne l'est plus. Pour d'autres le fait de ne pas y être encore entré appelle une forme de justification (« il faudrait que j'y aille »). Certaines personnes passent d'une bibliothèque à l'autre dans une sorte de progression qui est celle d'une recherche des conditions optimales pour des pratiques studieuses qui se transforment au cours des études ou d'une vie. La BnF est très régulièrement mise en relation par les lecteurs avec la BPI, également évoquée par certaines des personnes rencontrées à la BULAC. On évoque aussi Sainte-Barbe et Sainte-Geneviève, les bibliothèques municipales. Une des études réalisées par la BnF auprès des Lycéens du Haut-de-jardin montrait

également l'importance et le rôle, pour des lycéens, du franchissement du seuil de la BnF dans le développement du sentiment de passer un cap, et de l'idée qu'ils devenaient de vrais étudiants⁵. Le monde de la bibliothèque est un monde pratiqué, à la fois vivant, différencié, fiable à l'échelle des parcours d'études qui mobilisent des durées parfois très longues, qui peuvent démarrer tôt, ou tard, s'interrompre, reprendre dans de nouvelles conditions. Le monde des bibliothèques dans leur diversité est adapté à la temporalité particulière des projets studieux, la plupart du temps destinés à transformer le cours d'une vie.

- Les bibliothèques d'étude forment ensemble un espace social particulier, un écosystème où naissent, vivent et croissent des projets studieux. La BnF est elle-même un écosystème, riche, vivant, fragile, habité par une population dont les membres sont, pour beaucoup, engagés dans des projets studieux et à la recherche des conditions pour les mener à bien, ou bien par des personnes qui souhaitent se rapprocher d'un tel milieu. Elle permet à de nombreuses personnes qui n'ont pas le statut d'étudiant d'être respectées, accueillies, accompagnées, aidées dans la poursuite de leurs ambitions, quel que soit leur âge. Il existe très peu d'espaces analogues. La hantise de ne pas trouver de place, et de se retrouver à la porte, est réelle, traumatisante. Elle l'est bien plus que la déception de celui qui trouverait porte close en se rendant dans une exposition ou un lieu de détente. Elle rappelle brutalement l'état inverse de ce qu'elle rend possible : l'insécurité, l'isolement, la perte possible d'un lieu qui pourtant est à soi. De ce point de vue, une politique d'optimisation de la fréquentation des salles jusqu'à saturation nous semblerait dangereuse : le bénéfice pour la Bibliothèque de remplir au maximum les places vacantes par des visiteurs occasionnels, ne serait pas qualitativement comparable au préjudice pour l'individu porteur d'un projet qui dépend de la bibliothèque, de s'en voir refuser l'accès. C'est là un élément de réflexion difficile. Une des préconisations est en effet, à l'issue de l'étude, de se déplacer par rapport à l'objectif classique et consensuel de faire connaître l'établissement et ses ressources à un large public, pour rencontrer prioritairement ceux qui ont un besoin existentiel, presque vital, des conditions offertes par la bibliothèque et dont ils n'ont peut-être pas idée (puisque la bibliothèque se découvre le plus souvent grâce à quelqu'un qui vous la fait connaître). Cet objectif n'est pas le même que celui qui consisterait à favoriser la découverte de lieux culturels à des curieux. La bibliothèque joue un rôle crucial dans un monde incertain, pour beaucoup d'individus qui ont des aspirations mais ont besoin de conditions très particulières pour parvenir à les traduire dans des actes concrets.

- La BnF et son Haut-de-jardin ouvert à tous (même si son accès est payant) se situent sur une ligne de crête. Pour les publics qui y étudient, c'est un monde de potentialités constamment entretenues et maintenues (le monde des changements qui se préparent, de tous les efforts institutionnellement accompagnés et légitimés, des possibilités d'émancipation et d'accomplissement). Pour les témoins qui l'observent, c'est un espace rendu fragile par la discrétion de ce qui s'y vit à l'abri des injonctions politiques et médiatiques à la visibilité et l'évènement.

- Le Haut-de-jardin est non seulement un lieu de vie pour les projets studieux, mais c'est aussi un lieu où se voient et s'éprouvent des aspects de la société qui ont une

⁵ Corentin Roquebert, *Op. Cit.*

grande valeur pour ses occupants : le respect d'autrui, l'attention, la surprenante diversité des profils, l'étonnante concentration des jeunes gens au travail, la beauté des personnes et des environnements studieux, sont source de commentaires nombreux.

2. « Je ne viens pas ici pour passer le temps » : Pratiques d'étude, apologie du sérieux à la BnF

La plupart des lecteurs interrogés se rendent à la BnF avec un projet précis, celui d'étudier. Ce terme est ici à comprendre dans un sens élargi, où il définit la volonté d'apprendre ou plus généralement l'état particulier de réceptivité dans lequel ces lecteurs cherchent activement à se placer, et qui s'accompagne de l'intention déclarée d'agir avec sérieux. Cet étudiant en psychomotricité explique ainsi qu'une fois installé à sa place à la BnF, « c'est parti, je travaille et je réfléchis même pas. J'en oublie même mon téléphone ». De la même manière, cette danseuse retraitée, qui profite de sa retraite pour étudier la philosophie et la théologie parce qu'elle n'avait « jamais eu le temps pendant [s]a vie d'activité de [s]e pencher sur ces questions », choisit presque toujours de venir s'installer à la BnF pour relire ses cours car c'est, selon elle, « un lieu qui inspire, qui incite au travail et à la réflexion ».

Le sérieux, l'ardeur mise à la tâche est donc ce qui définit le travail à la BnF pour ces lecteurs, pour eux-mêmes mais aussi pour ceux qui les entourent. « Tout le monde vient ici pour travailler » explique ainsi cette étudiante en khâgne, « contrairement à d'autres bibliothèques ou c'est pas mal des sites de rencontre hein, on va par exemple à la BSG, donc la Bibliothèque Sainte-Geneviève... Ça se voit quoi, ils sont tous là en train de regarder vaguement autour d'eux, c'est agréable parce qu'on peut voir des beaux mecs... Mais ici, on vient vraiment pour travailler »⁶. Nous le verrons, l'application et la détermination sont des qualités qu'amènent avec eux nombre des lecteurs de la BnF interrogés pour cette étude et ce sont également celles qu'ils apprécient de retrouver chez les autres lecteurs.

Si nous analyserons en davantage de détails, dans la suite de ce rapport, la mise en œuvre de cette activité d'étude, nous souhaitons d'ores et déjà dresser le portrait de quelques-uns de ces « habitants », pour qui la BnF semble canaliser une volonté préexistante de consacrer un temps choisi à l'étude et d'organiser ce temps de façon « productive ».

2.1. Etudier pour soi, analyser sa propre discipline

2.1.1. L'étude en bibliothèque, une « démarche » nécessairement volontaire

Nous commençons ici par un extrait d'entretien réalisé avec Daniel, un homme retraité, parfois évasif sur certaines de ses pratiques d'étude, lorsqu'il les juge trop intimes pour être dévoilées. Il emploie plus volontiers la deuxième personne du pluriel pour parler de lui, comme une

⁶ L'interrogation sur la bibliothèque comme lieu de « drague », entre jeunes notamment, est apparue régulièrement, y compris dans les ateliers de restitution avec les membres de la BnF, et dans les conversations avec des personnes enquêtées. Elle était également présente dans l'enquête consacrée aux lycéens. Il s'agit cependant d'un phénomène qui ne concerne que très rarement celui qui en parle (excepté dans l'enquête auprès des lycéens), mais d'une figure de sens commun. On peut la relier au thème de la rencontre amoureuse dans les musées, très présent au cinéma et dans les caricatures. Elle renvoie selon nous au soupçon jeté sur ce qui correspond à un idéal de rapport à la culture et au savoir jugé irréaliste. « C'est trop beau pour être vrai » nous disaient parfois des conservateurs ou des chefs de projets en lisant les études sur les pratiques de visite. Les liens entre objectivité et doute critique, mais aussi un désenchantement professionnel interviennent peut-être dans ce soupçon très fort à l'égard du sérieux des publics.

stratégie pour éloigner le danger de la confiance. Il nous dit son âge au fil de la conversation (il a 62 ans et demi), mais refuse de nous divulguer la profession qu'il exerçait avant la retraite, ajoutant que « c'est personnel ». Il connaît très bien la BnF, son fonctionnement, son évolution, son rythme. Il a observé et détaille volontiers les moments de la semaine et les horaires où les salles sont les plus pleines, ceux où la bibliothèque est presque vide, où on y est tranquille. Le récit de cet homme et de son lien avec la BnF illustre, nous semble-t-il, la dimension de « démarche » avant tout personnelle et volontaire qui caractérise fortement la pratique d'étude et qui conditionne par conséquent la venue en bibliothèque – et en particulier à la BnF. Ce récit montre en effet comment cette pratique se sépare difficilement de l'idée d'une discipline du quotidien, dans laquelle les habitudes jouent un rôle constitutif – la discipline de vie de ce lecteur semble se déployer dans la routine qu'il rejoue chaque jour à la BnF.

« Pouvez-vous me raconter pourquoi vous êtes venu à la BnF aujourd'hui ?

Je viens depuis fort longtemps. Presque tous les jours. En tout cas plusieurs jours par semaine. Je viens par plaisir personnel. Je suis à la retraite comme on dit, j'ai du temps et je m'intéresse aux livres. Je suis un voisin, je ne suis pas très loin, je n'ai que la Seine à traverser, j'ai la chance de ne pas avoir de voiture, je passe directement le matin de bonne heure sur la nouvelle passerelle de Bercy, et j'arrive à la BnF. A huit heures je prends un café dans le quartier à côté pour lire la presse. Après je fais ce que j'ai à faire et je viens ici à 10h. Je viens à 10h parce que c'est le meilleur moment. Quelques fois comme aujourd'hui les salles sont très chargées. Il y a beaucoup de monde. En démarrant à 10h, ce qui n'est pas le cas de beaucoup d'étudiants j'ai remarqué – c'est plutôt les personnes comme moi, qui ont l'habitude de se lever tôt – il y a moins de monde, c'est plus tranquille. Mon chemin est toujours le même, d'abord en salle d'art. Si j'ai besoin de consulter quelque chose sur Internet, que je pratique très peu, je le fais à la BnF. Donc à ce moment-là je consulte, il n'y a pas de concurrence. Donc si j'ai quelque chose à imprimer etc., je le fais sans difficulté et sans perte de temps. Et il n'y a pas de conflit puisque je suis pratiquement tout seul. Ensuite il y a la salle des catalogues, [...] et un jour comme aujourd'hui ça m'a permis de compulser une partie de la presse art/photo puisqu'il y a la presse, avec un peu de retard parfois, mais enfin il y a la presse spécialisée. Et ensuite je regarde les ouvrages photos. Je viens principalement pour ça. [...] Il faut faire un itinéraire qui fasse le moins possible de perte de temps. Pour éviter de perdre du temps. [...] Je fais mon itinéraire à moi, donc art/photo. Je lis pendant deux heures et demie. Au bout de deux heures ou deux heures et demie je sature, c'est la limite. Je comprends qu'il vaut mieux faire une pause.

Et donc vous n'avez pas nécessairement fini de lire les ouvrages lorsque vous faites votre pause ?

C'est souvent des livres que je connais déjà mais j'ai besoin de me rafraîchir les images et de temps en temps les textes qui vont avec. Aujourd'hui c'était plutôt les images. Et de rechercher dans les index, lorsqu'il y a des index, telle ou telle personne... C'est pour entretenir si vous voulez. [...] Je ne prends pas forcément de notes, c'est mon cerveau qui prend des notes. [...] J'ai quelques sujets qui m'intéressent en particulier : photo, art, histoire de la photographie et histoire de l'art pour faire court... et puis, à partir de là, il peut y avoir une interrogation, qui m'amène parfois en salle jeunesse. A une époque j'allais aussi beaucoup en salle jeunesse [...] Quand ça c'est fait, après la salle d'art, je vais en général prendre un café, je termine disons vers 12h30. [...] De façon très simple, je vais d'abord faire pipi. Et la BnF a des lieux comme ça parce qu'on est un animal parmi d'autres. Donc les installations sont nombreuses. [...] 12h30 je vais prendre un café, tout à fait à l'autre bout, à l'Ouest. Quand j'ai fini le café tranquillement, à ce moment-là je vais en salle de presse, juste à côté. Si vous voulez je fais une boucle. Et la salle de presse j'y reste le temps qu'il faut pour compulser la presse que j'ai besoin de voir, ou envie de voir. Là je prends le temps, c'est bien fourni, je fais les photocopies qui me sont nécessaires. Maintenant parfois je prends les photos moi-même avec le smart phone parce que c'est autorisé, parce que c'est la nouvelle réglementation pour

un usage privé. Une fois que la salle de presse est faite, à ce moment-là je peux repasser aux toilettes et je remonte.

Vous restez combien de temps en salle presse ?

Aujourd'hui j'ai dû venir ici [*en salle Sciences et techniques, lieu de l'entretien*] vers 14h30. Donc là je suis venu directement en salle sciences parce que je voulais lire ce livre-là, dont tout le monde parle [*Le charme discret de l'intestin*, de Giulia Enders]. Je connais déjà, une expérience personnelle fait que... j'ai des amis qui ont eu... Donc je me suis, depuis plusieurs années, particulièrement intéressé à ce sujet-là. Et donc une première fois j'ai lu quarante pages, je crois que c'était mardi dernier, et là j'en suis à 114-115.

Vous vous souvenez du numéro de la page où vous vous arrêtez ?

C'est par chapitre. Je finis un chapitre. Et puis c'est une continuité. Donc je sais à peu près où j'en suis. [...] Et donc vous me prenez en train de lire ça. Après ça dépendra de l'heure, en fonction de l'heure, je rentre chez moi.

À quelle heure ?

C'est très variable. L'heure principale c'est en général 17h30 mais jamais au-delà. A une époque oui, j'allais jusqu'à 20h ou quasiment 20h. Mais là, non. Et puis ça dépend de l'hiver, du temps. Et puis il y a une saturation. Moi je viens pour les livres, je ne viens pas pour passer le temps. A un moment donné on sait bien que quelques pages etc. ça suffit, sinon vous faites une mauvaise accumulation disons. Ça ne reste pas. Si vous voulez que ça reste, il ne faut pas aller au-delà.

Et qu'est-ce que vous faites des photocopies des livres... Vous parlez du fait que vous faites des photocopies de livres et de revues...

Je les lis. Quelques fois le soir, quelques fois deux jours après. [...] Personne n'a les moyens d'acheter tous les livres. Toute la presse. Il faut du pognon, du pognon et du pognon. Et puis vous auriez des piles d'accumulation d'objets chez vous qui seraient complètement inutiles, vous ne les compulseriez pas. Par contre il y a des articles ou des passages d'un livre qui vous intéressent. A ce moment-là vous faites une copie et quelques jours après, ça peut même être très longtemps après, vous jetez un coup d'œil dessus. Et puis ça permet au bout d'un certain temps de savoir quels sont les sujets qui vous intéressent. Et on n'est pas aussi diversifié que ça. Il y a une sélection qui se fait naturellement. Donc je vous dis la photo, l'art, la santé, quelques fois l'alimentation. Au fond de la salle sciences vous avez la gastronomie. Donc ça m'est arrivé de passer 3, 4, 5 jours sur la gastronomie. Des gros dictionnaires de gastronomie à 100 euros, vous n'allez pas en acheter... Donc vous faites des photocopies de Robuchon ou d'un autre. Pour la préparation de la purée ça suffit.

Vous pourriez cependant revenir lire les ouvrages ici... Pourquoi rapporter ces pages chez vous ?

Vous pouvez le lire chez vous tranquillement. Et quelques fois il faut lire deux fois, trois fois, quatre fois pour être imprégné complètement. [...] Ça peut être pour un usage pratique aussi, comme pour la purée. Les photocopies peuvent être prêtées à des amis aussi. [...] Dans mon cas à moi c'est aussi que la mémoire que j'ai au bout de deux heures de lecture n'est pas suffisante pour garder tout ce qui peut être intéressant dans un passage. Et à un moment donné il faut relire plusieurs fois un passage ou la phrase ou le sujet pour être imprégné et une fois que c'est là, c'est là. [...] La richesse de la BnF, quand on est voisin, c'est incommensurable. Vous avez très peu de lieux dans le monde dans lesquels vous avez autant d'éléments documentaires disponibles. A condition d'aimer les livres, bien entendu, et d'y trouver une attache, un intérêt. Et d'avoir le temps, bien entendu. Moi j'ai le temps. Je ne suis pas un lecteur brillant, étant enfant j'étais un mauvais lecteur, je ne lis pas vite. Mais pas contre, je garde bien en mémoire ce que j'ai lu, même s'il peut y avoir des manques, à certains moments. »

La dimension de « démarche volontaire » apparaît donc comme centrale dans la pratique d'étude à la BnF. Il nous semble que cette nécessité d'une motivation personnelle, voire intime, pour venir à la bibliothèque explique aussi la non corrélation observée entre la fréquentation de la BnF et celle du cinéma Mk2, pourtant situé en face. Les entretiens réalisés devant le Mk2 Bibliothèque révèlent en effet que ces deux pratiques ne sont aucunement complémentaires, pour la grande majorité des lecteurs et des lectrices interrogés⁷. Si certains lecteurs et lectrices de la BnF se rendent parfois au Mk2, cette pratique n'a pas de lien, pour eux, avec leur pratique d'étude et se fera dans une temporalité autre. Un cinéphile, client du Mk2, interrogé à la sortie d'un film, s'insurge ainsi lorsque les enquêtrices lui demandent ce qui pourrait, selon lui, « inciter à aller à la bibliothèque plutôt qu'au cinéma ou ailleurs » : « Il n'y a rien qui peut motiver les gens à... ça va beaucoup plus loin c'est... Tu ne peux pas motiver une personne à aller à la bibliothèque si tu ne lui donnes pas une raison existentielle. Il faut qu'il se motive tout seul ».

De la même manière, peu de lecteurs et lectrices interrogés combinent réellement une visite d'exposition à la BnF avec une séance de travail dans les salles de lecture. S'il leur arrive de visiter les expositions de la BnF, cette activité aura lieu dans un autre temps, et avec une sociabilité différente. Ce lecteur, thésard en histoire âgé de 26 ans, explique ainsi qu'il ne visite pas les expositions de la BnF, parce qu'il se rend à la BnF avant tout pour étudier de manière sérieuse. Ces deux activités lui apparaissent donc comme fondamentalement incompatibles. « Comme à la BnF je suis souvent très seul », explique-t-il, « enfin je travaille dans mon coin, parfois je croise deux trois personnes que je connais, je m'arrange pour prendre un café ou un verre, mais les autres ne sont pas non plus là pour aller à l'expo, ils sont là pour travailler. Donc au final moi, l'expo, y aller tout seul j'ai aucune envie, ça ne m'intéresse pas. Donc si je veux faire une expo, j'appellerai un ami ou une amie, et on ira au musée et voilà... dans Paris, ça fait une balade, ça fait une sortie. Ici, je viens pour le travail, donc j'essaie de me discipliner... ».

La proximité de la BnF avec un autre lieu culturel ou encore le fait que l'on peut y voir des expositions intéressantes en rapport avec les collections n'est donc pas, semble-t-il, ce qui motive à venir travailler à la BnF et a peu de chances de le faire. Ces pratiques apparaissent en effet comme distinctes puisqu'elles ont des motivations spécifiques qui ne se recoupent pas. La fréquentation de la BnF nécessite en effet notamment, comme nous l'avons vu, une démarche particulière, le plus souvent étroitement liée à une pratique d'étude.

2.1.2. Les notes prises à la BnF : une mémoire de soi ?

Il est difficile d'avoir accès aux objets et productions des pratiques d'écriture et lecture en bibliothèque. Des travaux en études de sciences ont mis en évidence les très nombreux écrits intermédiaires (brouillons, notes, etc.) qui interviennent dans les pratiques de recherche, mais ils se basent sur un type d'enquêtes réalisées en milieu professionnel ou privé, « au bureau ». Une enquête que nous avons menée en 2000 à l'Inathèque avait permis d'observer et de décrire des prises de notes de jeunes chercheurs recrutés sur la base d'un travail de recherche identifié⁸.

⁷ Des passages Mk2/BnF sont cependant envisageables dans certains cas rares. C'est par exemple ce que révèle l'entretien avec Kamel (en Annexe), qui explique se rendre dans le quartier à la fois pour la BnF et pour le cinéma.

⁸ Wesfreid, Marcelo (sous la dir. de : Babou, Igor et Le Marec, Joëlle), *Chercheurs à l'œuvre – Étude qualitative des usages du système documentaire de l'Inathèque de France*, Paris : Maison des Sciences de l'Homme/PNER, 2001.

Dans le cas des lecteurs du Haut-de-jardin, certaines personnes ont évoqué des pratiques de lecture/écriture, sans toutefois nous montrer leurs notes : il existe une frontière, structurante, entre l'espace public partagé de la BnF et la manière dont ce qui s'y fait nourrit des habitudes et arts de faire absolument propres à chacun, et qui relèvent de l'intime.

Ainsi, la pratique d'étude que Daniel, homme retraité présenté plus haut, mène à la BnF n'implique pas, semble-t-il, une potentielle communication sur elle-même à autrui. Elle ne s'organise pas autour d'un objectif de résultat qui puisse se montrer à d'autres mais est avant tout vouée à se nourrir elle-même. C'est en effet, de manière intéressante, l'analyse de sa propre routine qui apparaît à ce lecteur comme un instrument sûr pour déterminer, « au bout d'un certain temps », « les sujets qui vous intéressent ».

Cette indépendance, ou cette « liberté » fondamentale de la pratique d'étude, dont la finalité est avant tout d'entretenir sa propre soif semble s'illustrer également dans les notes prises à la BnF. Les deux extraits d'entretiens suivants nous informent sur la particularité de ces notes qui constituent une mémoire et agissent comme des miroirs de soi. Ils manifestent aussi l'effort simultané de l'enquêté pour se situer par rapport aux autres. Les entretiens sont des moments où se vit et s'exprime spontanément la sociabilité à la BnF, caractérisée par l'attention à autrui et le souci de toutes ces singularités assumées comme telles (« il y a des personnes qui... », « Tous les lecteurs ... », « Ça c'est normal, c'est comme tout le monde »).

Le premier extrait présenté ici est réalisé avec Daniel, déjà cité précédemment :

« À aucun moment vous ne notez alors... »

Je ne note pratiquement pas les passages [de livres ou de revues consultées]. Je note quelques fois une idée qui me vient pour autre chose. Quand ça nourrit un autre sujet. Donc à ce moment-là c'est intéressant. [...]

Et vous avez un projet de rassembler ces notes ?

Ah ça, on ne sait pas. On ne sait jamais. Il y a toujours un rassemblement qui se fait. [...] Mais c'est un objet privé, intime, qui n'a pas de débouché commercial, comme un étudiant qui veut passer sa thèse [...] Parce qu'il y a des personnes qui peuvent avoir un objet très particulier, écrire un livre, travailler sur telle chose. Pour moi, les choses viennent comme ça. C'est vrai que quelques fois, il y a un amoncellement de données qui sont suffisantes, bien sûr, bien sûr. Mais ça effraye toujours. Enfin ça effraye toujours... Vous pouvez effrayer des personnes... Voilà des notes comme ça [*Il me montre très rapidement, afin que je n'aie pas le temps de les lire, des notes inscrites sur une feuille dont l'espace entier est utilisé, en apparence de manière anarchique, avec une petite écriture, extrêmement dense*]. Je vous en montre peu quand même. Tous les lecteurs ont leur manière... Sur une année vous n'avez pas besoin de prendre des tonnes et des tonnes de notes. Donc vous avez simplement de quoi noter. Il y a des personnes qui font ça sur un cahier, de façon presque chronologique, en pensant à leur vie à eux, presque comme un journal. Ça n'est pas mon cas à moi. Moi c'est dans tous les sens mais je m'y retrouve.

Vous les relisez alors ?

Je m'y retrouve. Ce sont des lieux où l'on peut se retrouver. Quelques fois on peut retrouver, au fur et à mesure des années, des choses anciennes. On se dit « tiens, pourquoi est-ce que j'avais fait ça ? ». Ça c'est normal, c'est comme tout le monde. »

L'entretien suivant illustre également la particularité des notes prises au fil des fréquentations de la BnF. Kamel, magasinier de profession âgé d'environ 40 ans, en arrêt maladie au moment de l'entretien, dit ne pas se fixer d'objectif précis lorsqu'il mène des recherches à la BnF. Il se laisse guider par sa curiosité, elle-même éveillée par ce qu'il entend

ou voit en dehors de la bibliothèque. Les notes prises au contact des collections de la bibliothèque sont conservées, dans un but qui se précisera peut-être un jour, mais il semble que l'objectif de leur donner un sens ne soit, là encore, que secondaire. Les relire constitue cependant dans ce cas aussi un retour sur soi, et ce sont ces retours qui transforment cette mémoire en une production – ces notes deviennent alors l'objet de jugements, parfois sévères, sans doute parce que ce sont avant tout des évaluations de soi.

Elles organisent également des avenir possibles : prendre note, c'est aussi parfois archiver quelque chose qui pourra servir plus tard. Cette manière de se projeter dans un avenir toujours studieux, un temps long de l'élaboration intellectuelle, rejoint fortement les observations en cours dans une enquête menée avec François Mairesse (Paris 3) et Dominique Le Tirant (ethnologue indépendante) dans le cadre du réseau interuniversitaire Usages des patrimoines numérisés (UDPN) auprès de chercheurs et d'auteurs : étudier c'est mener un projet, mais c'est aussi pour beaucoup constituer des ressources et une mémoire « au cas où... ». Ce que nous montre notre étude dans le Haut-de-jardin, c'est que cette attitude est partagée par nos lecteurs, qui, eux aussi, ne jettent pas les notes mais les gardent car « elles attendent leur heure ».

« Pouvez-vous me dire pourquoi vous êtes venus aujourd'hui à la BnF ?

Ben là je suis venu pour consulter quelques mails, pour visionner quelques documentaires que j'avais envie de voir, aller un peu sur Internet et puis attendre une amie qui travaille ici, et rentrer avec elle. Mais en règle générale, je viens pour soit faire une recherche, soit passer du temps pour lire, voir les expos.

Quel type de recherche, par exemple ?

Non mais c'est parce que moi, je n'ai pas d'ordinateur à la maison, donc je suis parfois à la recherche d'expressions, j'ai pas bien compris – j'aime beaucoup l'histoire – j'ai pas bien compris un épisode, hop ! je viens ici, je regarde les documents, pour colmater quoi. Des livres d'histoire, des films que je n'avais pas vus, dont j'entends parler par la suite. Ou j'ai entendu une émission à la radio qui parlait de certains sujets ou problématiques, je me dis « tiens je vais aller à la BnF », et je viens voir.

[...]

Et vous allez travailler longtemps sur un même sujet ?

Ah non c'est éclectique, c'est vraiment... c'est l'histoire, l'histoire de l'art, c'est « tiens il y a un livre sur Caravage qui apporte des éclaircissements », ou une nouvelle technologie qui a permis de découvrir des repentirs, des choses comme ça et c'est surtout ce genre de choses quoi...

Et vous allez traiter un sujet une fois ici ou bien vous allez revenir pour traiter plusieurs fois le même sujet ?

Ah non moi je suis pas quelqu'un qui va se fixer un objectif, je viens, je fais ça, et puis après, souvent, je vais dans l'hypertexte et puis souvent après, je m'égare un petit peu, et bon je prends des notes, tout ça, mais bon, c'est pas carré comme ça. C'est juste pour ma culture personnelle, pour bien l'étayer on va dire, pour avoir des sources.

[...]

Et après vous en fait quoi de tout ce savoir que vous avez...

Je me pose moi-même la question ! Je pense qu'un de ces jours je vais écrire quelque chose, je ne sais pas quoi mais...

Vous écrivez déjà sinon ?

Un petit peu.

C'est-à-dire ? Des notes ?

Oui, des notes. J'imagine que ça va me servir de matériau un jour, mais je sais pas à quoi, ni pourquoi.

Et pour l'instant, vous ne les avez pas organisées, ces notes ?

Non. D'abord, parfois, je n'arrive même pas à les relire. C'est-à-dire, si, j'écris très bien, mais ça me paraît nullissime, mièvre, naïf ou... Et parfois je les relis, et je me dis « ah quand même, là, il y avait de l'idée... ». Donc je ne les jette pas mais elles sont là, elles attendent leur heure. »

2.2. Etudier pour créer : faire grandir son projet à la BnF

Parmi les pratiques d'étude observées à la BnF, certaines ont pour objectif d'engendrer un processus créateur. Le sérieux et l'ardeur au travail sont là encore constitutifs de ces pratiques d'étude qui s'organisent cette fois autour d'un projet défini avec précision. Outre le projet, rencontré chez de nombreux lecteurs et lectrices de la BnF, de réussir un examen ou encore de passer un concours, certaines des personnes interrogées expliquent en effet associer la BnF à la dynamique qui leur est nécessaire pour mener à bien leurs ambitions créatrices.

C'est le cas de Jean, comédien âgé de 37 ans, dont la fréquentation de la BnF varie en fonction de l'avancée de ses projets. « Quand je suis en recherche », explique-t-il ainsi, « je viens, je ne sais pas, trois, quatre fois par semaine, mais après, il peut y avoir des temps de... Là ça faisait longtemps que je n'étais pas venu par exemple. C'était avant l'été la dernière fois, donc ça devait être en mai-juin. Donc c'est par période ». Au moment de l'entretien, il se rend très régulièrement dans la salle I, la salle de la littérature jeunesse de la BnF, car il mène des recherches dans le cadre d'un projet de spectacle. Il s'agit plus précisément de « l'écriture d'un spectacle sur l'univers des fées ».



© Igor Babou

Un jeune entrepreneur de 31 ans, qui est en train de créer, au moment de l'entretien, une entreprise spécialisée dans le droit numérique, explique que pour lui la BnF « est aussi un environnement professionnel. Si je devais recevoir un futur client par exemple, je n'aurais absolument pas honte de le faire ici [...]. J'utilise beaucoup plus les couloirs [que lorsque j'étais étudiant], parce que je téléphone énormément [...]. Y'a un mot à la mode en ce moment c'est le « co-working », en ville y'a pas mal d'espaces, au Numa [dans le 2^e arrondissement de Paris] par exemple, et j'ai fréquenté un peu ces lieux et en fait c'est trop bruyant, je dirais que c'est moins professionnel comme ambiance. Les espaces de co-working spécialement dédiés aux start-up, je les trouve moins professionnels qu'ici ». Pour lui, un espace « professionnel » comme la BnF signifie un lieu privilégiant avant tout « le respect de la concentration ». Dans cette citation, la BnF a une ambiance plus « professionnelle » que les espaces de co-working, ce qui peut paraître paradoxal. La norme qui prévaut pour ce jeune juriste est celle du travail concentré, silencieux, et non celle de l'activité visible et sensible (bruit, mouvement incessant, rythme) parfois mises en scène au nom des nouvelles normes de visibilité de la performance.

3. L'étude en pratique et les procédures d'appropriation de l'espace

La pratique d'étude, entendue au sens de grandissement de soi, s'avère ainsi être la principale raison pour laquelle les lecteurs et lectrices interrogés se rendent à la BnF. Nous nous intéresserons ici à la mise en œuvre concrète de cette pratique dans les espaces de la BnF. Nous verrons comment, pour chacun et chacune de ces lectrices, cette mise en œuvre est sciemment construite et est intimement liée à une appropriation du lieu où l'on s'installe pour étudier. Les entretiens réalisés rendent en effet obsolète une vision de la bibliothèque comme un lieu immuable et rigide, qui hante parfois l'imaginaire romanesque. Les représentations des lecteurs et lectrices de la BnF, leurs habitudes et leurs interactions avec les autres usagers dessinent au contraire un espace profondément vivant. Ce caractère vivant du lieu ne se traduit pas par du spectacle. De même qu'on ne peut voir ce qui se passe dans un jardin en un jour, le temps des processus vivants de la bibliothèque échappe au coup d'œil ou à l'explicitation immédiate. Cette vie de la bibliothèque passe par une sensibilité forte à toutes les composantes de ce qui fait l'environnement au sens presque écologique de milieu. Celui-ci joue un rôle majeur sur la présence (ou l'absence) des lecteurs dans la bibliothèque. La matérialité des espaces qui constituent les salles de lecture, les lieux de restauration, de circulation, mais aussi la composition et la disposition des collections, sont autant d'éléments jouant un rôle central sur le bien être des habitants de la bibliothèque. C'est, nous le verrons, en partie au travers d'une appropriation de l'espace que ces lecteurs et lectrices organisent leur travail à la BnF. Nous verrons donc apparaître, dans cette seconde partie de l'étude, le foisonnement de façons de faire, de gestes, voire de petits rites, qui permettent de donner corps à la pratique d'étude et d'instruction de soi.

3.1. Bâtir l'espace autour de soi, percevoir ses ressources et repérer les gens du lieu : une construction d'habitudes

Cet étudiant en théologie déclare venir tous les jours à BnF, sauf le lundi « parce que c'est réservé aux chercheurs ». Il est présent à la BnF « de 9h à 20h, parce que ça ouvre à 9h, les salles commencent à 10h et ça ferme à 20h sauf le dimanche. Le dimanche matin je suis à l'église donc le dimanche c'est 13h-19h mais de toute façon le dimanche, ça n'ouvre qu'à 13h ». Il va toujours s'asseoir à la même place, en mezzanine de la salle J, parce qu'il « déteste changer [s]es habitudes », « je suis un petit vieux dans ma tête », ajoute-t-il ainsi. Si, par malheur, sa place de prédilection est prise, il en est « très frustré ». « Je ne demande pas encore à la personne de partir », explique-t-il, « mais comme on retrouve toujours les mêmes étudiants et bien du coup je connais un peu tout le monde, je dis bonjour aux gens, et si je peux, j'essaie d'avoir la place et sinon... tant pis, je vais ailleurs, mais je suis moins à mon aise ».

Le choix de la place se résume donc parfois simplement à une « question d'habitude », comme dans le cas de cet étudiant ou dans celui d'une professeure de français enseignant dans le secondaire interrogée en salle G, où elle prépare ses cours. Ce choix fait cependant, chez de nombreux autres lecteurs et lectrices interrogées, l'objet d'une attention particulière. Il est conditionné par de nombreux facteurs, qui, s'ils ne sont pas nécessairement chaque fois conscientisés, sont activement recherchés. Le jour où nous l'interrogeons, ce thésard en histoire a fui le Rez-de-jardin où il s'était d'abord installé, pour venir s'asseoir dans l'allée de l'Encyclopédie, près de la salle I. S'il s'était mis en face de la baie vitrée, ce n'était « pas par

hasard », explique-t-il. « C'est plus ouvert, on voit le ciel davantage, ça fait moins cloître qu'en bas, c'est plus grand public, y'a plus d'espace, donc je préfère le Haut-de-jardin ». Cette étudiante en khâgne explique elle aussi les raisons qui la poussent à choisir une place plutôt qu'une autre. « J'ai pas toujours la même place. Mais je me suis posée la question ce matin parce que je suis venue avant-hier et je suis exactement à la même place », déclare ainsi Victoire.

« J'ai tendance à ne pas me mettre tout devant, ou tout au fond... Ça fait un peu dans les extrêmes, isolé... Et en même temps, j'aime bien être seule sur ma table, mais ça ne me pose pas de problème que... Enfin là c'est super agréable parce qu'il n'y a personne, donc je suis bien au milieu... Ah oui, et je me mets aussi là où, si j'ai des amis qui débarquent, ils puissent me voir. Donc je ne me mets pas derrière un pilier... ».

Elle précise, concernant son choix de s'installer « au milieu », que « ça peut avoir un rapport avec les courants d'airs ».

« Il y a des courants d'air ici, il y a un moment où j'ai froid, parce que je suis fatiguée. Je ne sais pas comment ils climatisent la salle mais par moment c'est vraiment frisquet quoi. Je pense que je ne me mets pas aux extrémités parce que mentalement je dois me dire "plus près de la fenêtre : plus froid" mais c'est débile parce qu'il y a des doubles vitrages, je dois me dire qu'au cœur c'est plus chaud ».

C'est parfois aussi l'ambiance d'une salle, ou d'un coin de cette salle, qui séduit dans son entier. C'est le cas par exemple pour Mathieu, étudiant en psychomotricité, âgé de 31 ans. « Ma salle de prédilection », déclare-t-il ainsi, « c'est la salle de langues. Il y a toute une rangée qui fait tout le long de la salle en bas. Il y a plein de place, mais je n'aime pas trop, et puis il y a des grandes fenêtres, donc il fait un peu frais. [...] Alors que dans la mezzanine, et bien il y a de la moquette, [...] j'aime bien l'éclairage, j'ai vraiment l'impression d'être dans un cocon. C'est pour ça que j'y vais ». La mezzanine a également conquis cet enseignant-chercheur, qui vient y préparer ses cours. « J'aime bien la salle G », explique-t-il ainsi, « il y a la mezzanine, c'est vraiment très calme en haut. Et puis ça m'arrive parfois, bon, je ne sais pas si c'est autorisé, je prends parfois des exemplaires ici, en salle H, et je vais travailler dans l'autre salle, dans un coin calme, donc la mezzanine ».

Les lecteurs et lectrices évoquent ainsi très souvent les caractéristiques d'une ambiance qui leur convient tout particulièrement lorsqu'il s'agit de mener à bien leur projet d'étude. Cette étudiante étrangère, âgée de 22 ans, rédige son projet de thèse à la BnF. Si elle explique n'avoir besoin que de son ordinateur et d'une connexion internet pour travailler, elle se rend à la BnF car elle en apprécie particulièrement l'ambiance, qu'elle trouve propice au travail. Elle s'installe d'habitude en salle G, « *just because I can sit by the window, and I like it there* », explique-t-elle. « *I like to sit at the desks close to the window, on the outer side. There is a bit more light from outside, also the desks are for four people only, so it's a bit less crowded* ». L'étudiant en théologie cité plus haut explique aussi qu'il apprécie particulièrement le fait qu'à la BnF, « c'est très sombre et c'est un endroit assez froid je trouve au niveau de la température. Donc ça m'aide à rester concentré toute la journée ».

Il est assez frappant de constater le caractère construit des diverses ambiances mises en évidence par ces lecteurs : les lecteurs s'entourent avec soin des éléments qui formeront l'univers le plus propice à leur travail. Ce façonnement de l'espace se retrouve également dans le fait que de nombreux lecteurs décrivent un cheminement habituel précis dans la bibliothèque, un parcours occultant parfois une grande partie des espaces accessibles de la bibliothèque.

Nous l'avions vu dans le cas du retraité âgé de 62 ans se rendant chaque jour à la BnF pour y suivre un parcours bien précis, « une boucle » selon ses termes. Mathieu, étudiant en psychomotricité cité plus haut, explique également que sa journée type se déroule de la manière suivante : « Je vais dans ma salle de travail, je pose mes affaires, je travaille. Et puis quand je fais des pauses, je fais un tour de BnF. Sans rigoler, je fais un tour de BnF et c'est reparti ».

Cette étudiante en psychologie (19 ans), explique se rendre à la BnF régulièrement depuis trois ans et ignorer, malgré ce fait, la plus grande partie de la bibliothèque. « Je n'ai jamais eu la curiosité d'aller à la cafétéria », raconte-t-elle ainsi, « en fait, je ne savais même pas qu'il y avait une cafétéria. Je n'ai jamais eu la curiosité de visiter. Je viens toujours juste ici [dans l'allée de l'encyclopédie]. Je rentre, et je viens me mettre ici ». Cet exemple illustre avec force le fait que la bibliothèque semble se définir avant tout par ce que l'on en fait. Nous avons observé, lors de l'étude et en particulier lors de la seconde phase des entretiens utilisant des photos pour faire réagir les enquêtés, qu'une majorité des personnes interrogées n'avaient pas connaissance de l'existence d'un certain nombre d'offres proposées par la BnF telles que la salle de presse, la salle audiovisuelle, les salles de travail de groupe, le Pôle de ressources et d'information sur le monde de l'entreprise (PRISME) ou encore les vitrines d'exposition dans les salles. Il nous semble que cette ignorance témoigne moins d'un dysfonctionnement de la mise en valeur de ces offres, ou pire, d'un désintérêt généralisé des publics pour la bibliothèque et ce qu'elle propose que d'une appropriation inévitablement personnelle, voire intime, de ce lieu par ses usagers. Cette appropriation peut se traduire par la création et l'entretien d'un « sentier » propre à soi au sein de la bibliothèque, que les lecteurs et lectrices retracent à chaque venue, souvent de manière quasi identique. La bibliothèque est un milieu à la fois étendu et « épais », avec des strates et des sas multiples. Certains lecteurs décident de s'installer à une lisière, une frontière objective ou pressentie (dans une cursive) et le lieu leur convient. D'autres pourraient sans doute accéder à d'autres strates mais redoutent les faux pas. Au cours d'un des entretiens avec des étudiants en master, l'un d'eux évoque sa peur, la première fois, de franchir des portillons pour sortir sans être certain de pouvoir entrer à nouveau. Une autre se rappelle ne pas avoir réclamé un accès à internet par peur de déranger. Un étudiant qui est passé par l'accueil lors de sa toute première visite, et qui a été directement dirigé vers le Rez-de-jardin, n'a jamais réellement regardé le Haut-de-jardin, tant il s'est laissé guider par l'agent avec une confiance totale dans le fait que c'est dans le Rez-de-jardin que se trouve sa place. Il traverse donc le Haut-de-jardin, machinalement, sans y prêter attention, à chaque fois qu'il se rend dans le Rez-de-jardin (« je ne me suis jamais posé la question de comment ça fonctionnait ici », explique-t-il).

Les étudiants de master ayant bénéficié de la visite guidée en salle de presse s'approprient le contact avec l'agent de salle comme une possibilité dont ils peuvent faire usage : lors de la visite libre qui succède à la visite guidée, ils entrent systématiquement en contact avec les agents. L'une d'elle précise qu'elle n'aurait pas osé demander « à la personne au bureau », avant la visite, des renseignements sur son thème de mémoire, mais elle le fait juste après. Ces éléments recourent et précisent les commentaires spontanés relatifs aux agents de salles et bibliothécaires. « Pour moi s'ils sont là c'est qu'ils doivent être là » déclare un lecteur qui ne les sollicite que le jour où sa carte de photocopieuse ne marche plus. Les bibliothécaires peuvent être vus comme des personnes qu'on ne dérange pas spontanément sans bonne raison, à moins que cette manière d'être ne leur ait été directement prescrite par quelqu'un (lors de la visite guidée) ou qu'ils l'aient déjà développée auparavant (un étudiant en histoire de l'art s'adresse aux agents de salle dès son arrivée, la première fois qu'il se rend à la BnF, pour se fait expliquer les ressources des salles de lectures). Comme si l'ambiance de la bibliothèque dissuadait *a priori* ce qui peut l'altérer, la déranger, y compris les échanges avec les bibliothécaires. Cela n'empêche pas certains visiteurs d'être très sensibles à

l'existence de séances d'initiation annoncées et visibles dans le hall, qui font partie de cette vision pacifique et sûre d'un lieu où l'on apprend, et où l'on est attentif. Les sollicitations très nombreuses auxquelles répondent les bibliothécaires en charge des relations avec les publics se font dans un autre espace et un autre temps, par mail, téléphone, avec des médiateurs, des enseignants, des associations, des individus, qui prennent contact en amont, au sujet de services particuliers. Les habitants quotidiens du Haut-de-jardin se trouvent déjà dans le temps et le lieu du travail dans lesquels l'action de s'adresser à des bibliothécaires installés à leur poste est rendue plus difficile.

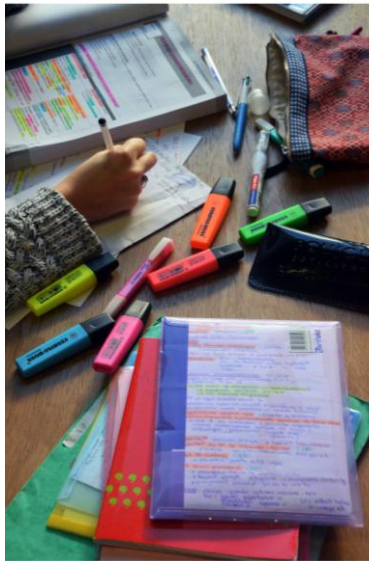
La découverte de tous les services et ressources de la BnF n'est pas forcément un enjeu pour certains lecteurs qui trouvent leur niche et l'installent avec leurs propres ressources, en complément de ce qu'ils trouvent autour d'eux. Il est difficile, même lorsque l'on connaît la bibliothèque dans son étendue et sa profondeur, de se la représenter clairement comme milieu parcouru et investi par ses lecteurs.

La démarche qui consiste à construire l'espace de la bibliothèque autour de soi se retrouve également dans la façon dont les lecteurs déploient leurs affaires personnelles pour travailler. Là encore, les habitudes jouent le rôle fondamental de fondation de cette structuration de l'espace. « Le matin lorsque je m'installe à ma table », explique Mathieu, « je pose tout, je pose ma trousse qui est complète sur la table. Je sors mes boules Quies. Ensuite je sors mes cours. J'ouvre mes cours. Je sélectionne ce que je vais faire dans la journée. Dans un temps raisonnable. On voudrait toujours faire plus mais ce n'est pas possible. Et ensuite ben c'est parti, j'ouvre le premier cours et en général il peut s'étaler. Parce que souvent on a des références qui partent dans tous les sens. Donc là ça peut être étalé sur toute la table pour le coup. Avec mon petit cahier au milieu, avec mes notes ».

Les photographies prises par Igor Babou dans le cadre de l'enquête à la BnF permettent de visualiser ces appropriations de l'espace toutes particulières, où les affaires (cahiers, livres, stylos, mais aussi manteaux, sacs, etc.) jonchent souvent une grande partie de la table de travail. On y voit des installations diverses, des empilements a priori désordonnés de documents auxquels se mêlent stylos, livres, cahiers, et appareils électroniques.



© Igor Babou



© Igor Babou

Ces pratiques servent, semble-t-il, à « marquer son territoire », à rendre l'espace sien. Certains usagers expliquent par ailleurs que, même si cette pratique est officiellement interdite, il leur arrive de garder des places pour des amis. Les affaires personnelles servent là encore à signaler à autrui que cet espace n'est plus libre alors même qu'il n'est pas physiquement occupé par un lecteur ou une lectrice, et que cela constituerait un affront de tenter de l'envahir. « On n'a pas le droit de se garder de place », explique cette étudiante en prépa, « mais quand on voit que c'est complet complet [...], la plupart du temps, quand même, on met nos affaires pour un ami, si on sait qu'il va arriver dans une demi-heure ou une heure... ». Une étudiante en biologie utilise également cette technique pour s'assurer qu'elle et les amis avec lesquels elle se rend à la BnF auront bien la possibilité de travailler côte à côte. « Généralement, il y a toujours une personne qui vient plus tôt que les autres », explique-t-elle « et du coup, il nous réserve des places, à une table où il y a maximum quatre places. [...] Il met un livre pour que les gens comprennent que cette place est prise. »

Il nous faut faire une dernière remarque concernant l'espace de la bibliothèque : les lecteurs et lectrices interrogées ont très rarement fait référence à la « réforme » du Haut-de-jardin, même lorsqu'ils l'ont vécue. Il est frappant de noter qu'elle semble être oubliée. Cet oubli peut selon nous être mis en parallèle avec les manières dont nous habitons nos propres espaces domestiques : une fois l'environnement aménagé ou réaménagé, nous n'en sommes plus les spectateurs ou les observateurs distants. Nous nous contentons d'y vivre, sans nous préoccuper de ce qu'ils étaient auparavant ou d'évaluer les transformations effectuées – les changements ayant littéralement été métabolisés par nos habitudes.

3.2. L'efficacité comme mot d'ordre ou la quête des conditions optimales

3.2.1. *L'esprit reflété sur la table : Des constellations d'objets pour une meilleure concentration*

La disposition des objets sur la table de travail de la bibliothèque peut, nous l'avons vu, servir d'instrument de communication aux autres habitants. Cette disposition, qui est souvent répétée à l'identique à chaque visite à la bibliothèque, sert également à structurer l'espace autour de soi, à l'habiter pleinement. Dans certains cas, cette pratique est plus précisément utilisée pour créer les meilleures conditions pour se mettre au travail. L'étudiant en théologie cité plus haut explique par exemple avoir besoin d'un ordre parfait sur la table à laquelle il est installé pour étudier. « Je ne suis pas plus ou moins ordonné que quelqu'un d'autre, c'est juste que quand je travaille, j'aime bien que ce soit rangé », précise-t-il ainsi. « J'aime bien avoir un esprit cadré quand je travaille, ça me permet d'être efficace ». Ici la table de travail reflète directement l'« esprit », ce qui s'y passe symbolise l'activité intellectuelle qui doit être ordonnée si elle se veut « efficace ». Victoire, l'étudiante en khâgne interrogée évoque elle aussi ce besoin d'ordre, indispensable au bon déroulement de l'étude. « J'ai souvent l'ordinateur donc je l'installe et je branche la batterie », explique-t-elle ainsi. « Après sur la table, quand j'ai beaucoup de bouquins, enfin elle est grande cette table pour ça c'est vraiment génial, tu peux mettre tous tes bouquins d'un côté, ta trousse de l'autre... Enfin j'ai tendance à ne pas trop m'éparpiller parce qu'après c'est mental, quand on a deux bouquins de philo trois bouquins d'histoire, on ne sait plus quoi faire. Je garde les choses dont je ne me sers pas dans mon sac et je les sors après. Y'a d'autres méthodes hein, il y a des gens qui sortent tout et qui voient après. Moi j'ai tendance quand même à gérer ce genre de trucs. Je mets une matière à la fois sur ma table... ». La gestion de l'espace s'apparente donc à celle du travail, et là encore l'« efficacité » apparaît comme un mot d'ordre.

3.2.2. *Choisir « sa » bibliothèque, façonner les modalités d'une pratique d'étude productive*

Les critères à favoriser afin de servir cette quête de productivité dans le travail intellectuel, celle qui amène au bien être, ne sont pas, semble-t-il, définis en amont. Ils sont, au contraire, façonnés et éprouvés par l'expérience. Comprendre les conditions optimales à réunir pour travailler efficacement est en effet le résultat d'un processus au cours duquel les lecteurs et lectrices font l'expérience de divers lieux d'étude. Lorsque la BnF est élue comme lieu de travail, c'est donc bien souvent parce que les lecteurs ont pu atteindre là une sensation de bien-être au travail qu'ils ne trouvent pas ailleurs. Victoire se rend donc très régulièrement à la BnF pour travailler depuis presque sept mois au moment de l'entretien. Son attachement au lieu s'est constitué autour de plusieurs éléments, par comparaison avec d'autres lieux d'étude, comme d'autres bibliothèques ou encore chez elle.

« En fait j'ai toujours travaillé chez moi, et j'ai une amie un jour qui m'a un peu forcée à venir, et j'ai trouvé ça génial. Parce qu'il y a de la place, les tables sont très grandes, c'est silencieux, tout le monde vient ici travailler contrairement à d'autres bibliothèques ou c'est pas mal les sites de rencontre [...] Mais ici c'est vraiment pour travailler, et puis... J'aime bien la cafeteria, j'aime bien l'espace. Bon c'est loin de chez moi mais je sais pas j'aime bien, je me suis habituée. [...] Sainte Geneviève j'ai vraiment pas aimé, c'est très beau, hein, mais je ne me sens pas très bien dedans et c'est compliqué pour choisir les livres et tout ça, on ne peut pas se

servir tout seul, faut voir sur un ordinateur je crois puis après il y a quelqu'un qui te le sort pour toi enfin c'est très bizarre. Moi je préfère ici, tu te sers et tu fais ce que tu veux quoi.

[...] J'ai toujours été plus efficace ici. [...] Déjà, le fait de changer d'environnement, c'est extrêmement intéressant de voir comment ça peut changer l'appréhension du temps. Le temps passe très très vite quand on est chez soi, parce qu'on connaît le lieu, parce qu'on est habitué, parce qu'il y a tout un truc. Ici on est obligé de se déplacer etc., tout passe plus lentement, je ne sais pas comment expliquer. Quand on change nos habitudes, de toute façon c'est le cerveau qui marche comme ça hein. Quand il est habitué à quelque chose, une publicité, il la voit plus vite. Quand il découvre quelque chose, il le voit plus lentement. Donc en fait on a l'impression d'avoir un temps plus étendu et c'est beaucoup plus agréable pour travailler parce qu'on n'a pas cette angoisse de "putain la montre elle est en train d'avancer !", que j'ai beaucoup chez moi. Après il y a les trucs typiques de il y a Internet, il y a Facebook, il y a ton lit, du Nutella dans la cuisine, il y a la télé, il y a plein de trucs. Mais ce n'est pas tant ça qui me perturbe. C'est vraiment de venir ici pour travailler, et de rentrer chez soi, j'aime bien cette séparation que je n'avais pas avant, j'ai toujours travaillé chez moi. Et puis quand j'ai découvert ce que c'était de travailler dans un lieu dédié à ça, je peux difficilement m'en passer maintenant. J'ai beaucoup de mal à travailler chez moi maintenant. Et puis c'est un endroit qui te dit "Travaille !", il n'y a rien d'autre à faire vraiment, et c'est agréable ».

Avant de se rendre régulièrement à la BnF, Victoire travaillait chez elle et, rarement, en bibliothèque universitaire. C'est seulement après avoir fait elle-même l'expérience des conditions de travail à la BnF et les avoir comparées à celles des autres espaces précédemment testés, qu'elle a pu adopter la BnF comme lieu de prédilection pour sa pratique d'étude.

Les entretiens réalisés dans d'autres bibliothèques confirment le phénomène décrit ici qui consiste à activement rechercher les conditions de travail que l'on a identifiées pour soi comme étant les plus propices au travail sérieux. C'est ensuite en se fondant sur ces critères personnels que l'on adopte un lieu plutôt qu'un autre et il semble donc difficilement concevable qu'un seul lieu (en l'occurrence la BnF) puisse être en mesure de répondre volontairement à l'ensemble de ces diverses attentes. Un étudiant en Master de comptabilité (33 ans), interrogé à la Bibliothèque universitaire des langues et civilisations (BULAC) explique ainsi : « La BULAC est très propre et c'est facile d'y travailler, il y a tous les outils, internet, etc. et surtout c'est très calme. J'aime bien venir travailler ici. Je suis étudiant ailleurs en M2 comptabilité CCA. Je viens pendant les vacances pour réviser tranquillement. Sinon une ou deux fois par semaine [...] [Je vais sinon à la BPI] mais là-bas, il y a beaucoup de monde, beaucoup d'étudiants, ça me dérange un peu pour travailler, il y a un peu de bruit aussi. [...] Ici c'est calme et ils sont ouverts jusqu'à 22h, ça m'arrange ». La BnF ne possède pas, quant à elle, les critères qu'il juge indispensables à son bien-être.

« La BnF, c'est plus connu [...], j'y suis déjà allé une fois mais ça ne me plaît pas. Au niveau de l'installation, les tables, tout ça, ça ne me donne pas envie d'y aller. [...] Chacun son ambiance si vous voulez. Moi, je préfère ici. Là-bas, c'est un peu gênant, la lumière, les tables... C'est regroupé par salle, ça ne me plaît pas. C'est séparé par domaine et en plus il faut une carte. Ici c'est bien, en plus c'est juste à côté du métro ».

Cette étudiante en chinois, âgée de 46 ans, s'exprime ainsi sur son expérience de la BULAC :

« [La BULAC] c'est un endroit agréable, assez chaleureux. Ça fait pas très très grand donc c'est cosy. Et puis je trouve que c'est très calme. [...] [Lorsque j'arrive à la BULAC], je fonce toujours au même endroit, au rayonnage Chine et je cherche l'ouvrage qui m'intéresse. J'ai tendance à m'asseoir par terre, j'avoue, pour consulter l'ouvrage rapidement. Et donc je ne prends pas place à une place attitrée, je suis dans les rayons et je fouille. [...] J'aimerais que ce soit un peu plus fourni en nombre de documents mais il faudrait que j'aie dans d'autres bibliothèques

j'imagine, comme à la BnF. Ici c'est vraiment une bibliothèque très spécialisée. Donc ça reste assez restreint ».

Elle n'est encore jamais allée à la BnF, « c'est un vœu pieux », dit-elle, que d'y aller. Elle a pourtant beaucoup de facilité à imaginer le lieu, à sonder les représentations qu'elle s'en fait. « Ça a plus le côté cathédrale. Ici je dirais que c'est une chapelle et la BnF une cathédrale. Très grande. Du coup ça me rebute un peu. Moi j'aime bien trouver rapidement les documents, ne pas avoir d'inscription longue et administrative [...] Ici, c'est quasiment *ma* bibliothèque quoi ». Ces deux exemples témoignent du besoin, identifié plus haut, d'appropriation de l'espace dans l'idée de créer un environnement propice au travail. La taille plus restreinte de la BULAC par rapport à la BnF permet à certaines personnes, semble-t-il, de s'appropriier le lieu dans son entier, sans limiter ce processus à une salle particulière. Cette appropriation de l'espace peut amener à des détournements de la fonction attribuée à un espace. Nous avons observé des lecteurs allongés de tout leur long dans les rayons de la bibliothèque, consultant des ouvrages. De la même manière, les photographies prises par Igor Babou à la BnF montraient des étudiantes endormies sur la table de travail, s'accordant vraisemblablement au même moment un petit moment de sieste. Si aucun lecteur n'a été repéré lisant allongé dans les rayons des salles de la BnF, c'est sans doute parce que cette pratique est interdite. C'est peut-être aussi dû à une appropriation de l'espace se concentrant sur des lieux définis avec davantage de précision : une partie de la salle, un coin d'une allée, ou simplement la table de travail où l'on s'installe.



© Igor Babou

Les autres lieux fréquentés par les lecteurs et les lectrices de la BnF servent ainsi souvent de point de comparaison pour illustrer l'importance des conditions jugées nécessaires à un travail efficace, et que l'on a, enfin, trouvées à la BnF. Parmi ces lieux, l'expérience faite à la BPI est fréquemment citée, souvent pour illustrer les conditions de travail que l'on fuit, ou du moins celles qui ne correspondent pas à l'environnement que ces lecteurs ont déterminé comme étant propice à leur bien-être au cours de leur pratique d'étude. Cette futur thésarde, qui rédige son projet de thèse à la BnF détaille les raisons pour lesquelles elle ne se rend plus à la BPI pour travailler, maintenant qu'elle a découvert la BnF : « *At Pompidou there was an open floor and they had these big rows of desks, where 20 or 30 people could sit. I like it more when there are smaller spaces. It felt like a factory there* ». Mathieu, étudiant en psychomotricité, explique qu'il allait autrefois travailler à la BPI mais a cessé de s'y rendre.

« Trop de monde. La queue à chaque fois. Et là niveau bruit, passage, on atteint des records en fait. C'est un peu n'importe quoi, enfin ça ne m'intéresse pas. J'ai fait aussi la BSG et c'est pareil. Trop de monde. Trop de monde et de passage donc un brouhaha permanent, c'est un peu embêtant ».

Ce lieu où l'on a décidé de ne pas ou de ne plus aller aide donc de manière intéressante à s'identifier pleinement à la bibliothèque que l'on a élue comme la sienne. Le choix peut alors être pleinement construit et justifié, la bibliothèque choisie est bien celle où l'activité d'étude est la plus productive, celle qui permet de mettre en place toutes les modalités nécessaires pour un travail « efficace ». Cet étudiant en physique appliquée (23 ans), explique lui aussi le lien qu'il établit entre son appropriation de l'espace (qui est plus simple, selon lui, dans un espace restreint, ici la BULAC), le façonnement d'habitudes et la productivité de sa pratique d'étude.

« Avant on allait à la BnF mais voilà moi maintenant j'ai découvert la BULAC et... [...] J'ai encore ma carte de la BnF. Je vais à la BnF quand il y a trop de monde ici. Parce que je préfère le cadre de travail d'ici et les horaires sont plus avantageux mais je vais à la BnF quand je ne peux pas m'asseoir ici. [...] Et puis pendant les vacances aussi. Quand ici c'est fermé, je vais à la BnF. Mais sinon mon choix premier sera toujours de venir [à la BULAC]. [...] A la BnF [...] il y a beaucoup de lycéens. Ils font du bruit, ce n'est pas pratique. Et c'est vraiment le... c'est bête mais deux heures c'est énorme en fait. Là-bas ça ferme à 20h alors qu'ici c'est 22h. [...] A force de venir [à la BULAC] on voit qu'il y a toujours les mêmes, du coup on repère les gens et les groupes. Donc on sait plus ou moins dans quel coin il y aura du bruit, dans quel coin il y aura moins de bruit. Et c'est aussi une habitude de voir tout le temps les mêmes têtes. Moi, là où je m'assois, je sais que ce sera calme. Comme c'est plus petit que la BnF, c'est pas réparti en salles, etc. donc ça crée plus facilement une routine et donc une sécurité de travail ».

Il y a des distinctions entre l'espace que l'on considère comme approprié pour soi et d'autres, que l'on juge inadéquats, à l'intérieur même de la BnF. Certains utilisateurs du Rez-de-jardin semblent en effet fortement attachés à la distinction établie entre cet espace, réservé aux chercheurs et le Haut-de-jardin. Jugé comme indigne d'une pratique d'étude sérieuse, le Haut-de-jardin semble simultanément permettre, pour certains lecteurs, d'asseoir la légitimité du travail qu'eux-mêmes effectuent lorsqu'ils se rendent en Rez-de-jardin. Cet auto-entrepreneur (35 ans), interrogé sur l'esplanade de la BnF, se rend quotidiennement en Rez-de-jardin et explique travailler exclusivement à cet étage de la bibliothèque pour des raisons bien identifiées.

« Je sais qu'il y a plusieurs personnes dans mon cas quoi, qui ne vont pas [en Haut-de-jardin] en ayant le sentiment "non c'est pas les mêmes... usages de la bibliothèque...". Parce que j'ai l'impression que le Haut-de-jardin c'est plus un lieu de travail de type bibliothèque mais parce qu'il n'y a pas assez de place genre à la BU ou ailleurs, type Beaubourg. Moi, pour être franc, je ne vais jamais à Beaubourg, je déteste. Et j'ai l'impression que l'usage du Haut-de-jardin, même si c'est plus calme que Beaubourg, c'est un peu la même chose. En bas, c'est une ambiance recherche. On est là-bas pour la recherche, donc c'est plus monastique, et c'est ce que je recherche ».

À l'inverse, certaines personnes interrogées en dehors de la BnF expliquent ne pas étudier en bibliothèque parce que les conditions de travail proposées par ces institutions leur semblent beaucoup trop éloignées de celles qu'ils ont identifiées au préalable comme idéales. « Moi j'aime travailler avec du thé et des petits gâteaux », commentait ainsi cette étudiante en Master de Journalisme, « et à la bibliothèque ce n'est pas possible ». Dans un autre entretien, un étudiant en école d'ingénieur interrogé devant le Mk2 Bibliothèque explique ne pas se rendre à la BnF ou dans toute autre bibliothèque parce que le cadre de travail dont il a besoin entre en conflit avec l'environnement normé d'une bibliothèque. Il explique avoir en effet besoin d'écouter de la musique avec un volume sonore très élevé lorsqu'il travaille. « Je

n'aime pas le silence », dit-il, « et [à la bibliothèque] si mon téléphone sonne, je ne peux pas répondre. Je n'ai pas de liberté en fait ». Les cas présentés ici semblent confirmer la nécessité observée plus haut d'une motivation personnelle pour venir travailler en bibliothèque.

3.2.3. *Ce que l'espace fait au travail : des migrations induites par l'étude*

L'étude a mis en évidence, nous l'avons vu, une constitution mutuelle de l'espace (ou plus exactement des espaces) de la bibliothèque et des conditions jugées optimales pour l'étude. L'espace de la BnF induit en effet une plus grande productivité car il dispose de qualités que les lecteurs, qui choisissent de l'habiter, jugent nécessaires au travail sérieux – souvent après avoir essayé d'autres lieux. Le lieu est simultanément façonné par les exigences relatives à l'expérience concrète de ces conditions de travail et, nous l'avons vu, à la nécessaire appropriation de l'espace par les lecteurs et les lectrices.

On observe également, dans certains cas, des déplacements entre plusieurs lieux qui s'expliquent par la nature du travail à accomplir. Ces migrations ont lieu soit entre la BnF et un autre espace d'étude, soit entre différents espaces à l'intérieur même de la BnF.

Daniel (62 ans) explique ainsi choisir son emplacement à la BnF en fonction de la tâche qu'il souhaite accomplir. « Je préfère les fauteuils que de m'installer sur les chaises », explique-t-il ainsi. « Je ne m'installe vraiment sur les chaises que lorsque je dois écrire quelque chose. Sinon je me mets sur les fauteuils ». Cet homme retraité fait également part des conditions précises d'étude qu'il recherche et qui varient en fonction du lieu où il se trouve.

« Quand je fais mon itinéraire [dans la BnF], je monte [...]. Je me mets là où il n'y a personne. Si c'est chargé, on ne lit pas de la même façon. Par contre je peux très bien lire au café de la Cinémathèque où il y a un monde fou qui passe, et je peux lire des choses difficiles qui m'obligent à beaucoup de concentration. Et c'est là où je lis le mieux. À la BnF, je peux très bien me concentrer beaucoup mais parfois j'ai besoin de la mouvance, mais la mouvance du collectif, de tellement de monde qui passe, qui prend son café, qui parle, qui répond au téléphone, etc. etc... Et ce n'est pas la même que lorsque vous avez quelqu'un à côté qui branche son ordinateur ».

Si les nuisances sonores produites ponctuellement par les autres usagers de la BnF le dérangent profondément, l'agitation intense de certains lieux le stimulent et en font des endroits propices à la lecture de certains ouvrages. Daniel migre donc d'un endroit à un autre, à l'intérieur de la BnF ou bien entre la BnF et d'autres lieux culturels en fonction des conditions d'étude qui lui sont nécessaires.

Ce sociologue âgé de 33 ans raconte lui aussi la nécessité qu'il ressent à varier les lieux où il travaille. Ayant écrit sa thèse dans le Rez-de-jardin de la BnF, il revient à présent de façon ponctuelle travailler en Haut-de-jardin dans le cadre de son activité professionnelle.

« J'ai remarqué que quand j'ai un travail particulièrement ennuyeux à faire, aujourd'hui par exemple c'est une revue de littérature systématique sur des outils donc je dois accéder à toute une littérature ingénierale qui me tombe des mains, si je suis chez moi c'est pas la peine, je vais rapidement ne plus [pouvoir me concentrer] – bon là en plus c'est les vacances donc il y a mon fils donc bref, je ne peux pas travailler chez moi du tout en ce moment. Et si je suis à Beaubourg, je vais aussi avoir l'attention distraite par les dragues entre étudiants qui sont en face [...]. Quand il y a un travail un peu contraignant à faire, j'ai besoin d'être dans un endroit un peu contraignant aussi [donc je viens à la BnF]. Peut-être que je suis hypersensible, mais j'ai besoin d'adapter mon travail à chaque fois à un environnement ».

Une étudiante en psychologie (19 ans), également interrogée dans le cadre de l'étude, explique qu'elle choisit elle aussi de venir à la BnF pour bénéficier de l'influence de ce lieu sur son travail. Ses passages à la BnF apparaissent, comme dans le cas du sociologue, comme des solutions mises en place « en dernier recours », lorsque rien d'autre ne fonctionne. On sait, alors, qu'en venant à la BnF, il sera possible de trouver la concentration nécessaire pour accomplir un travail difficile. « À la BnF je ne ressens pas la pression scolaire », explique-t-elle ainsi. C'est pas comme si j'étudiais à l'Université ou chez moi. Je ne sais pas pourquoi, je me sens mieux ici. [...] Du coup, je viens pour réviser les matières compliquées ici. [...] Quand je vois que je me décourage un peu, je viens, et ça me remotive ».

On observe enfin des migrations entre le Rez-de-jardin et le Haut-de-jardin chez des lecteurs ayant accès à ces deux espaces. Ce doctorant en histoire (26 ans) travaille régulièrement en Rez-de-jardin car il y trouve de nombreux ouvrages nécessaires à la préparation de sa thèse. Il préfère cependant le Haut-de-jardin et vient donc parfois y mener sa pratique d'étude. « Par exemple tout à l'heure je pense y aller parce qu'il y a un ou deux ouvrages qui sont faciles à trouver, donc à mon avis ils sont dans cette salle-là [la salle J] et je n'ai pas à aller en bas, en Rez-de-jardin ». Le travail accompli en Haut-de-jardin n'est cependant pas la même qu'en Rez-de-jardin et il ne correspond pas non plus au même état d'esprit : « Aujourd'hui, je ne suis pas trop dans l'esprit de travailler sérieusement et je ne suis pas très motivé, donc je vais aller en Haut-de-jardin en me disant "ce sera plus décontracté, ce sera de la lecture comme ça, [...] du travail plus facile" ». De la même manière, un enseignant-chercheur (52 ans) rencontré en Haut-de-jardin explique que son choix de s'installer dans l'un ou l'autre des étages de la BnF dépend de la tâche qu'il doit accomplir : Le Haut-de-jardin pour préparer ses cours ou chercher une référence et le Rez-de-jardin pour « vraiment faire de la recherche ».

On voit donc apparaître ici l'importance de l'espace qui forme une bibliothèque, de son ambiance et de sa capacité à témoigner des qualités nécessaires à une pratique d'étude jugée sérieuse. Ensuite se jouera le processus d'appropriation, la création du sentier dans la BnF, celle du coin puis de la table où l'on choisit de s'installer. Les étapes et les conditions de cette appropriation sont, nous l'avons vu, diverses. Un autre élément, primordial dans cette appropriation du lieu, a cependant jusqu'à présent échappé à notre analyse. Il s'agit du rapport aux livres et à la lecture à la BnF.

3.3. Les livres de la BnF : l'importance de la matérialité des pages

Un certain nombre d'étudiantes et d'étudiants interrogés à la BnF explique apporter leurs propres ouvrages pour travailler à la BnF et ne consulter que rarement, voire jamais, les livres de la BnF. Il est cependant important de souligner que cette pratique n'implique en rien une indifférence envers les collections de la BnF. Au contraire, la possibilité de pouvoir consulter ces collections « à un moment donné, si on en a besoin » est très fréquemment soulignée. Savoir « qu'ils sont là », « à ma disposition », comme des potentialités vers lesquelles il sera toujours possible de se tourner, au gré de ses besoins et de ses envies, apparaît comme essentiel aux usagers de la BnF.

On a par ailleurs constaté qu'aucun lecteur et aucune lectrice interrogée ne semble concevoir la numérisation des livres comme une menace pour la fréquentation des espaces physiques de la BnF. Lorsqu'ils furent invités, au fil des entretiens, à s'exprimer sur le futur de la BnF, aucun usager n'a exprimé de crainte d'une disparition éventuelle de ses missions traditionnelles d'accueil des publics dans des espaces dédiés. Ils lui prédisaient, au contraire,

pour la plupart d'entre eux, un futur sans encombre, mis à part d'éventuelles difficultés à accueillir un public qui deviendrait, sans aucun doute à leurs yeux, plus nombreux encore qu'aujourd'hui dans les années à venir. L'amour de l'objet-livre et des institutions qui les abritent s'avère même, dans certains cas, la raison principale de la venue à la BnF. Plusieurs touristes français ou étrangers interrogés dans le cadre de l'étude expliquaient se rendre à la BnF pour la première fois, motivés par leur amour des livres, de la lecture et du monde des bibliothèques. « *In every city I visit, I always visit the Library, just because I really enjoy libraries [...] I like to understand how people organize books in different spaces, so I always make a point to visit the Library when I visit a city* », explique cette jeune étudiante américaine en littérature. Une autre femme, âgée d'une soixantaine d'années, interrogée sur l'esplanade de la BnF alors qu'elle cherchait l'entrée expliquait être de passage pour quelques jours à Paris et avoir eu envie d'en profiter pour visiter la BnF. Ce projet de visite était là encore étroitement lié à sa relation particulière aux bibliothèques. Elle se rend en effet très régulièrement en bibliothèque, à la fois dans celle de son quartier à Grenoble pour y emprunter des livres et des journaux, mais aussi lorsqu'elle est en vacances. « Même à la plage, à Carnon, c'est super, avec les transats et tout, et les livres à disposition. Partout où je vais, je vais à la bibliothèque. Je suis une adepte de la bibliothèque », raconte-t-elle ainsi. Une géographe belge, de passage à Paris, a choisi de visiter la BnF le jour où nous l'interrogeons parce que « les bibliothèques m'ont toujours intéressée. J'aime leur atmosphère ».

Il est donc selon nous intéressant de souligner l'évidence que représente pour ces usagers non seulement la pérennité d'une institution telle que la BnF, mais aussi l'imperturbable dévotion de cette institution à la conservation et à la diffusion d'une collection de livres, pour la rendre accessible à toutes et tous.

Nous avons également pu observer que plusieurs lecteurs et lectrices, qui consultent des ouvrages en Haut-de-jardin, entretiennent avec eux une relation particulière, plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord et dépasse ce qu'un simple décompte du nombre de livres empruntés nous dit des usages. Cette relation est fondée sur un équilibre entre l'appréciation d'une telle collection, destinée à un usage collectif, et le besoin persistant de s'approprier, ne serait-ce que de manière éphémère, les livres consultés.

« Moi ce que j'aime bien à la BnF par rapport à d'autres bibliothèques [...] [c'est qu']on trouve tout ici, par rapport à partout ailleurs.

C'est-à-dire, vous cherchez quoi ?

Philosophie, égyptologie et théologie beaucoup. Il y a tout ça ici. Si on prend un livre de Pierre Bayle par exemple, qui coûte 1200 euros, ici je l'ai, allez chercher en France, vous ne le trouverez pas. Donc c'est vraiment un avantage énorme pour un étudiant à Paris. C'est pareil, Erasme, *Les Adages*, ça coûte 500 euros le livre, ici il y a, nulle part ailleurs vous le trouverez. Peut-être à la bibliothèque de l'ENS mais c'est tout.

[...]

Comment est-ce que vous vous installez concrètement quand vous arrivez à la BnF?

Moi souvent j'aime bien m'asseoir et puis ne pas travailler mais juste regarder les livres qui sont à ma disposition. C'est juste pour m'amuser en fait, je considère ça comme un petit jeu. Je regarde ce que je pourrais lire pour après. Je fais ça pendant une heure. [...] Je me promène dans les rayons [...] et puis après je regarde sur le catalogue si je peux trouver des livres. Mais il y a quand même beaucoup de livres qui m'intéressent qui ne sont pas imprimés, qui sont sur microfilm.

[...]

Maintenant je me rends compte que ce sont vraiment les livres qui font que je viens ici. Par exemple, là je vais aller regarder les œuvres de Paul Ricœur et puis quand je vais en trouver une qui va m'intéresser et bien je vais aller l'acheter à La Procure par exemple. Ça c'est très pratique par exemple. Parce que je déteste lire un livre qui est en bas [*il parle de la salle J du Haut-de-jardin*] parce qu'en fait je travaille dedans et j'ai pris des notes. Et j'ai des post-it que je mets dedans et donc je ne pourrais pas... Quoi que je l'ai un peu fait. Des post-it... Dans certains livres que personne ne lit... Il n'y a que moi qui lis ces livres. Par exemple je lis beaucoup Proudhon, je ne sais pas si vous voyez, un économiste du XIXe siècle qui a créé l'anarchie en politique et du coup c'est un livre que je lis, enfin toute son œuvre, et personne ne lit ça je pense. Du coup [...] le jour où je verrai quelqu'un lire un livre de Proudhon je serai... en extase quoi. Du coup j'ai quelques post-it dedans mais c'est trois fois rien. Et puis si on me les pique, c'est pas grave. Et puis j'abîme rien, c'est des post-it à deux balles.

[...]

Sur quoi est-ce que vous vous arrêtez lorsque vous vous promenez dans les rayons pour regarder les livres ? C'est sans projet précis en tête ?

Ah ben non justement. Là si, c'est Paul Ricœur mais sinon je me ballade comme ça quoi.

Et vous rapportez les livres à votre table ?

Souvent après je commence deux ou trois pages et je me dis tiens je reverrais bien un autre livre, et du coup je me relève et en fait je fais ça pendant une heure. Je me lève, je vais chercher un livre, je vais me rasseoir, je me lève, je vais chercher un livre, je vais me rasseoir... Du coup je pense que les gens se disent que je ne suis pas très crédible mais bon... Au bout d'un moment je me rasseois complètement. [...] Je fais ça juste pour savoir si je vais continuer la lecture ou pas. Par exemple je vais lire un livre de Paul Ricœur, je vais lire les trois premières pages, voir si ça m'intéresse. Si ça m'intéresse je vais l'acheter et si ça m'intéresse pas je vais le reposer. Et je vais faire ça pour tous les livres. Et à la fin j'ai une liste de livres à lire dans le mois. [...] Ensuite je fais une fiche de lecture sur le livre [...]

Et ces fiches, vous les faites où ?

Je les fais ici. J'apporte le livre que j'ai acheté ici, et je le travaille ici. Non ? c'est nul ? C'est peut-être nul, moi je ne suis pas très expérimenté comme étudiant...

Non non, il n'y a absolument pas de jugement dans ce que je demande-là. J'essaie juste de comprendre. Vous l'avez repéré ici, vous l'achetez, vous revenez avec pour travailler, prendre des notes dessus...

Oui.

Sauf les livres extrêmement chers alors ?

Ah ben par exemple Pierre Bayle c'est un philosophe de la Renaissance, il y a une collection de livres ici à la BnF qui coûte 1200 euros, j'ai même pas osé l'ouvrir, je le regarde juste de loin parce que... ça m'intimide quoi !... 1200 euros le machin !

Et vous regardez toujours le prix des livres ?

Ah ben oui. [...] Erasme et Pierre Bayle c'est parce que c'est deux intellectuels qui m'influencent beaucoup mais sinon non. Mais sinon de toute façon la plupart des livres tournent entre 10 et 30 euros. [...]

Et du coup le prix de ce livre vous intimide tant que vous n'avez pas osé l'ouvrir...

Oui, je n'ai pas osé l'ouvrir. Je le lirai l'année prochaine quand je serai un peu plus grand dans ma tête, parce que là j'ai trop peur. Je suis trop innocent et jeune pour ouvrir un livre aussi gros que ça... Mais les Adages d'Erasme j'ai aussi mis longtemps à les ouvrir, le livre à 500 euros ! »

La centralité du coût des ouvrages dans le propos de ce lecteur témoigne de leur caractère indispensable pour le travail intellectuel : avoir accès aux livres n'est pas un simple agrément, c'est un besoin premier. On notera également la spécificité des ouvrages recherchés, l'appréciation des lecteurs pour la forte spécialisation des collections de la BnF étant très souvent soulignée au fil des entretiens. L'évocation du coût des livres révèle également certaines des négociations personnelles qui entrent en jeu lors du maniement des collections de la BnF par les lecteurs. Une tension semble en effet exister entre respect et appréciation d'une collection publique, et envie de posséder soi-même les ouvrages consultés à la bibliothèque. Les livres que le lecteur cité plus haut ne peut pas acheter à cause d'un prix trop élevé portent néanmoins la trace de l'utilisation qu'il a pu en faire : des post-it, ces « trois fois rien », qu'il espère retrouver la prochaine fois qu'il ouvrira l'ouvrage. Ces livres sont selon lui, de toute façon, un peu les siens puisqu'ils n'intéressent personne d'autre ; il les partagerait sinon volontiers, ainsi que les notes qu'il a laissées à l'intérieur.

On peut trouver un autre exemple de cette tension entre ouvrages personnels et collections de la BnF dans l'entretien réalisé avec une jeune lectrice (25 ans), étudiante en licence Lettres et Arts, collectionneuse de bandes dessinées et qui réalise, dans le cadre de ses études, des recherches sur le *Comic Strip*. Elle décrit ici le « service » que lui rend la BnF en attendant de pouvoir posséder elle-même, un jour, les ouvrages qu'elle y consulte. « Il y a des ouvrages que je ne peux pas avoir chez moi », explique-t-elle ainsi, « parce que ce sont quand même des ouvrages qui coûtent cher, alors je viens ici pour les consulter [...] ».

« Il est rare que je trouve les ouvrages que je cherche dans les médiathèques ou des bibliothèques d'emprunt. Ils sont vraiment difficiles à trouver. Même en les achetant, parfois ils ne sont plus distribués, ça n'existe plus sur le marché, il faut acheter en occasion et ça coûte très cher. Moi c'est vraiment des livres de collectionneurs, des livres vraiment rares que j'essaie, du coup, de consulter ici. C'est un peu problématique parce que je ne peux pas les emprunter, je ne peux pas les emporter chez moi, donc je suis obligée de tout faire ici et donc je passe beaucoup de temps ici. [...] La BnF me rend vraiment service parce qu'en tant que collectionneuse, je me suis arrêtée parce que j'ai eu des problèmes financiers et je n'ai pas tout ce que je veux [et tout ce qu'il me faut pour ma recherche]. [...] J'achèterai ces ouvrages à un moment donné, mais on va dire que pour l'instant, ça comble un manque ».

L'envie de posséder les ouvrages consultés à la BnF met également en exergue la centralité de la matérialité de l'objet-livre dans la relation des enquêtés à la lecture. Le format papier semble en effet faciliter l'appropriation, voire la conditionner. Pour certains lecteurs, un livre papier que l'on ne peut pas s'approprier apparaît ainsi comme une notion contradictoire :

« [L]à je suis en train de lire un roman », explique ainsi Timothée, « je l'ai emprunté à la bibliothèque [municipale], et ça me fait de la peine de ne pas pouvoir écrire dessus, et de devoir rendre le livre parce que j'aime bien ce roman, j'aurais aimé souligner ça, et le retrouver facilement dans six mois ou dans cinq semaines, et là j'ai beau l'avoir lu il y a deux ou trois jours, je ne sais plus où c'est ».

Un grand nombre des lecteurs interrogés, et en particulier, de manière significative, de jeunes lecteurs et lectrices, témoignent d'un rapport conflictuel au livre numérique sous toutes ses formes (liseuse, tablette, Gallica, lecture d'articles sur le web, etc.). Au-delà de la fatigue et de la difficulté à se concentrer engendrées par l'utilisation du livre numérique, l'incommodité de la prise de notes à l'intérieur du livre est également souvent considérée comme rédhibitoire par les lecteurs et lectrices interrogés. Pouvoir retrouver ses notes, voire se retrouver soi au fil des pages d'un livre, s'avère être une pratique essentielle que le numérique ne parvient pas à restituer. Timothée poursuit ainsi :

« J'aime trop le plaisir d'avoir les pages, le livre, d'écrire, [...]. Bon je le fais pas avec les ouvrages de la BnF, mais avec un crayon, souligner un mot, mettre un petit truc comme ça, s'approprier le livre vraiment en fait, parce qu'avec *Gallica*, le numérique tout ça, alors si, il doit y avoir des systèmes de marques pages, d'onglets, de signes je sais pas, j'ai pas appris à utiliser ça, mais ça me semble beaucoup plus complexe que de prendre un crayon et d'écrire sur le papier. Et du coup, quand on lit un roman, par exemple sur *Gallica* ou sur une liseuse, bah une fois qu'on a fini le roman on referme le fichier et puis c'est comme s'il ne s'était rien passé. Et un an plus tard on rouvre le fichier, et il est toujours vierge en fait. Bon, bien sûr, il est écrit mais il n'est pas écrit par nous ! Alors qu'un livre qu'on a acheté et surligné et mis des mots, un smiley, un point d'exclamation, un encart et ben on le rouvre dix ans plus tard et on se retrouve dans le livre. Et ça c'est un truc qu'on va perdre ! »

Si, pour certains, l'objet-livre peut être chargé d'une valeur symbolique (Victoire, étudiante en Khâgne, explique par exemple : « Jorge Semprùn qui est un de mes auteurs préférés, [...] je ne pourrais pas le lire en électronique, j'ai envie d'avoir le papier comme si lui il avait écrit, et il m'envoyait la lettre »), pour d'autres il permet en effet simplement une approche beaucoup plus pragmatique de la pratique de la lecture, et en particulier de la prise de notes qui l'accompagne :

« C'est juste que c'est pratique, on peut écrire dedans, et le numérique on peut moins écrire dedans. On peut faire des marques pages, c'est super, mais c'est un marque page. On ne peut pas faire une note à l'endroit où on veut... ça ne se fait pas encore. Et je sais pas, quand un bouquin m'intéresse bien, [j']arrive à savoir visuellement, à tel endroit il y a ça. C'est plus simple pour moi en tout cas. Mais [j]e n'[attache pas d'intérêt particulier [à l'objet], ça prend de la place, c'est des arbres coupés tout ça, tout ça ». (Entretien avec Mathieu)

À la BnF, l'appropriation d'un ouvrage papier par les lecteurs et les lectrices est doublement freinée, non seulement par le statut particulier des livres d'une collection publique, mais aussi par la règle de consultation sur place des ouvrages. La lecture doit donc souvent se contraindre à un espace et à un temps limités. L'appropriation, pourtant nécessaire, prend ainsi des formes plus détournées comme autant de signes de la créativité qui caractérise la pratique de lecture des usagers de la BnF. Les post-it sont, par exemple, un moyen d'inscrire de façon semi temporaire son passage sur un livre, et la photocopie, une méthode pour s'approprier discrètement et rapporter chez soi un extrait d'un document sans laisser de trace de ce choix à d'autres utilisateurs des collections. Une autre manière, mise en place par les lecteurs, de parvenir à cette appropriation nécessaire des ouvrages est le déplacement « illicite » des livres dans un autre coin de la bibliothèque, le temps de la lecture. Certains lecteurs emportent ainsi parfois avec eux un ouvrage d'une salle à une autre, pour s'installer dans un espace de la bibliothèque qu'ils affectionnent particulièrement, même lorsqu'ils sont conscients que cette pratique n'est pas réellement autorisée par la BnF. L'empilement – parfois démesuré – de livres sur la table de travail, en une sorte de « boulimie livresque », est un autre exemple des stratégies d'appropriation mises en place par les lecteurs. Il est intéressant de noter que cette pratique est souvent jugée négativement par les lecteurs et les lectrices eux-mêmes, puisqu'elle témoignerait, selon eux, d'un travail peu méthodique. Elle montre cependant l'importance – dans ce qui, au départ, semblait très intime – de l'image que l'on renvoie aux autres lecteurs sur le sérieux (ou le manque de sérieux) de sa pratique d'étude. « [J]e commence deux ou trois pages et je me dis : tiens, je reverrais bien un autre livre, et du coup je me relève et en fait je fais ça pendant une heure », expliquait l'étudiant en théologie cité plus haut. « Je me lève, je vais chercher un livre, je vais me rasseoir, je me lève, je vais chercher un livre, je vais me rasseoir... Du coup je pense que les gens se disent que je ne suis pas très crédible ». Ce sociologue revient, au cours de l'entretien, sur sa pratique de lecteur à la BnF lorsqu'il était en thèse. Il se rendait alors chaque jour en Rez-de-jardin pour y

travailler et raconte avoir mis du temps à s'habituer au système de consultation des ouvrages en place dans cette partie de la bibliothèque :

« Je suis gourmand, moi, quand je lis, plutôt que d'avoir la rigueur », explique-t-il ainsi, « c'est une personnalité aussi, quoi, au lieu d'avoir un livre que je vais lire pendant un mois méthodiquement page après page avant d'en commander un autre, à chaque fois je terminais ma journée avec quinze livres en pile sur ma table, et je les rajoutais à la bibliographie que je n'avais évidemment pas le temps de lire ».

Ce thésard en histoire (26 ans) décrit lui aussi sa pratique d'empilement de nombreux ouvrages sur sa table de travail lorsqu'il travaille en Rez-de-jardin, et qui ne correspond pas réellement à sa pratique de lecture effective.

« [D]es fois ce que je fais, c'est que je prends beaucoup beaucoup de livres, et je lis trois pages ici, trois pages là, c'est une autre utilisation. [...] Des fois on prend des piles de bouquins comme ça, y'en a parfois je lis juste le sommaire, et par exemple y'a des livres – mais ça c'est que je suis mal organisé peut être – je fais venir du magasin des livres, donc j'ai toute une pile et des fois dans la journée j'ai même pas le temps de les consulter, de les ouvrir, ou de lire davantage que le sommaire. Donc souvent je prends des livres plus que ce dont j'ai besoin, seulement au cas où, et si j'ai envie de changer ce que je lis ou bien si jamais j'en ai besoin enfin... Pas très organisé.

Mais ça vous rassure de les avoir là ?

Oui, c'est peut être ça en fait. Ça fait sérieux, ça fait "Ah mais je suis en train de bosser c'est bon" ».

Au travers de ces divers exemples, il est possible de percevoir la complexité du rapport des lecteurs et des lectrices au livre et à la lecture – au sein desquels l'appropriation du livre joue un rôle essentiel. On observe ainsi plusieurs mécanismes d'appropriation des ouvrages par les usagers de la BnF. Cette appropriation influe non seulement sur l'intégration des informations lues dans leur culture personnelle ou dans leur propre travail d'écriture, mais elle contribue aussi à la définition de l'image d'eux-mêmes en tant que lecteur et lectrice, les amenant souvent à porter un jugement sur leur propre pratique d'étude. Ce besoin essentiel d'appropriation engendre une préférence marquée, chez la plupart des lecteurs et lectrices interrogés, pour le livre papier. Les formes d'appropriations décrites ci-dessus sont en effet permises par la matérialité des pages, que la plupart des usagers de la BnF n'envisagent pas de dissocier de leur pratique de lecture (et d'écriture). On soulignera enfin la grande culture livresque et le rapport très particulier aux livres très souvent observés au fil des entretiens avec les lecteurs et lectrices de la BnF (que l'on retrouve par exemple dans la manière dont les enquêtés décrivent la composition et l'organisation de leur bibliothèque personnelle). L'importance des livres dans la vie de ces enquêtés est alors source de très fines négociations personnelles à l'intérieur de la Bibliothèque, entre les livres de la BnF et ceux de leur bibliothèque personnelle, ou encore entre les livres consultés et les livres achetés.

Une dernière remarque à propos de l'appropriation des livres par les lecteurs concerne la manière dont celle-ci semble contribuer à la « construction » de l'espace autour de soi à la bibliothèque, par exemple en permettant une communication non verbalement aux autres habitants. Ce besoin de « construction » du lieu choisi pour l'étude à l'intérieur de la bibliothèque vient alors contraster le fait que l'espace de la bibliothèque est souvent, nous l'avons vu, apprécié pour les qualités qui le caractérisent en propre et qui le différencient des autres lieux envisagés pour l'étude, comme le domicile des lecteurs et lectrices. Ces mécanismes tracent en effet une continuité entre l'extérieur de la BnF, et en particulier chez soi, et l'espace choisi à l'intérieur de la Bibliothèque pour s'installer et travailler. Ceci est encore confirmé par le fait que les lecteurs et lectrices se sentent suffisamment à l'aise à la BnF pour transgresser des règles dont ils ont pourtant pleinement conscience et qu'ils ont

même incorporées : tout comme ils le font chez eux, ils n'hésitent pas à déplacer une chaise, à apporter un livre pour lire dans un coin confortable, à s'endormir quelques minutes sur leur table, sans faire de ces actes des revendications. Il serait en effet erroné d'interpréter ces pratiques comme de simples transgressions de règles de conduite ou encore comme des formes de vandalisme. Ce sont au contraire des manifestations du bien-être des lecteurs dans les espaces de la BnF. Celui-ci se fonde sur la conviction des lecteurs que l'institution, œuvrant pour les soutenir dans leur projet studieux, cautionne ces modelages mineurs de l'espace et autres pratiques d'appropriation puisqu'elles sont développées dans l'objectif de rendre le temps de l'étude à la BnF plus fructueux.

4. Sociabilités des lecteurs, regards sur la société : l'écosystème de la BnF

Si l'on considère, comme nous venons de le faire, les habitudes et les rituels qui donnent corps à la pratique de la bibliothèque, la BnF apparaît alors davantage comme une communauté de lecteurs et de lectrices partageant un intérêt pour l'étude sous toutes ses formes, que comme un ensemble d'utilisateurs de services. La métaphore de l'écosystème nous apparaît donc comme particulièrement appropriée pour décrire la particularité de cet environnement qu'est la BnF, constitué aussi bien par la matérialité des lieux, que par les lecteurs et les lectrices qui habitent ses espaces.

Cette bibliothèque est un lieu cohérent où un ensemble de conditions, auxquelles contribuent les professionnels et les lecteurs, créent jour après jour le milieu de vie propice à l'étude. Celle-ci répond à des enjeux et des contextes contemporains qui ont une intensité presque douloureuse pour toutes celles et ceux qui sont menacés de précarité, ou en cours de changements plus ou moins subis dans leur propre vie.

La bibliothèque est en effet un lieu où les efforts pour se créer une vie meilleure par le savoir sont pleinement légitimées : elles sont partagées par les autres (quel que soit l'objectif des études, savantes, académiques, démarches autodidactes, etc.) et accompagnées par l'institution qui les reconnaît pleinement. La précarité professionnelle, sociale, culturelle, n'implique pas la clandestinité ou l'illégitimité institutionnelle, les intellectuels précaires rencontrés se sentent accueillis de plein droit et respectés : un cinéaste indépendant, en situation de précarité financière, qui passe de très nombreuses journées à la BnF pour son travail, évoque le désarroi ressenti lorsqu'il ne trouve pas de place (« une journée perdue ») et réagit très spontanément lorsque nous lui disons que les personnes rencontrées se sentent chez elles à la bibliothèque : « bien sûr, c'est même la condition nécessaire pour travailler ».

Cette légitimité institutionnelle se double d'une reconnaissance mutuelle des habitants de la BnF : les lecteurs sont sensibles à la population de la BnF dont ils font partie, ces voisins forment une communauté discrète, réjouissante pour ceux qui y voient également une vie sociale stimulante, pacifique, secrète, très loin des discours médiatiques à propos d'une jeunesse et de publics supposés rebutés par les pratiques studieuses et les projets de transformation de soi par le savoir.

La pratique de la Bibliothèque se partage et se transmet : les personnes rencontrées font systématiquement le récit d'une découverte avec autrui – soit que quelqu'un leur a fait découvrir, soit qu'ils y aient eux-mêmes amené une personne.

La sociabilité à la bibliothèque est donc doublement spécifique, et doublement distante, de formes très médiatisées des sociabilités culturelles. En premier lieu, la publicité et les campagnes de communication, y compris celles des établissements d'enseignement supérieur, mettent souvent en scène des pratiques de détente, des interactions joyeuses ou très expressives sur fond de salles richement équipées en matériel informatique et multimédia. Les ambiances survoltées évoquent le sport, la performance, la virtuosité. Symétriquement, les discours médiatiques et politiques négatifs sur la jeunesse contemporaine prolifèrent, sombres, anxieux et dépréciatifs des aspirations de celle-ci, de ses paresse, de ses faiblesses, de ses clivages, de sa hantise des savoirs « livresques », de son addiction aux écrans, de ses errances et de sa vulnérabilité. Le Haut-de-jardin est un lieu qui ne correspond à aucun de ces deux types de clichés et surtout, c'est un lieu où les lecteurs ne les projettent pas, ne les importent pas, et les mentionnent rarement. Un père de famille croisé un dimanche, venu faire visiter le lieu à ses enfants préadolescents, déclare ainsi être venu montrer ce lieu, où tant de

jeunes gens travaillent, à ses propres enfants, qui seront, un jour, eux-mêmes des étudiants. Certaines personnes, plus âgées, avouent leur surprise de découvrir une jeunesse si diversifiée et si concentrée : le spectacle des jeunes gens au travail, individuellement et en bande, est beau à voir, il s'impose face aux représentations négatives qu'ils pouvaient avoir plus ou moins intégrées. Un lecteur venu du Liban, en grande précarité, évoque le sentiment de sécurité face à une population étonnamment mixte, tolérante, occupée à des savoirs, respectueuse d'autrui : une communauté humaine très localisée et labile, mais presque idéale, qui lui donne foi dans l'avenir. Une personne de la bibliothèque évoque également comment le 31 décembre 2016, un mois et demi après un terrible attentat, le Haut-de-jardin connaît une fréquentation particulièrement élevée, qui amène des lecteurs à s'entasser dans les coursives et dans l'entrée. Elle décrit l'ambiance saisissante de calme et de coordination collective pour parvenir à travailler dans des conditions loin d'être optimales.



5. Annexes

5.1. Guide d'entretien (Haut-de-jardin)

(Etat : 26 octobre 2015)

Remarques générales sur le mode opératoire (voir également le programme scientifique du projet) :

- On cherche à s'adresser en priorité au public individuel (même si quelques groupes pourront être interrogés)
- Il s'agit de mener 20 à 30 entretiens longs avec chaque personne, en équilibrant l'échantillon entre usagers assidus de la bibliothèque et usagers occasionnels (on cherchera également à équilibrer le rapport hommes/femmes et POC/blancs – ou au moins à prendre en compte ce rapport, en le commentant s'il s'avère difficile à équilibrer)
- L'entretien cherche a priori en premier lieu à cerner les rapports des usagers à la bibliothèque d'étude (espaces de la bibliothèque, collection, personnel de la bibliothèque, autres usagers, etc.) et à d'autres lieux de pratiques au sein du Haut de Jardin.

Questions :

1) Pourquoi êtes-vous venu.e à la BnF aujourd'hui ?

Avez un nom pour désigner la partie de la bibliothèque où vous êtes installé.e ? Est-ce qu'il a d'autres parties que vous connaissez ?

2) Si je vous dis « Haut-de-jardin » et « Rez-de-jardin », vous voyez à quoi cela correspond ? Y a-t-il d'autres espaces que vous connaissez à la bibliothèque ? Que vous fréquentez ?

3) Carrières et pratiques d'étude, logique de projet :

Relancer sur leur projet spécifique s'ils en ont un, sur ce sur quoi ils travaillent

Est-ce que ça vous amène à venir régulièrement ?

4) Si projet spécifique : Pour ce projet, est-ce que vous travaillez dans d'autres lieux ?

Lesquels (y compris chez vous, si vous y travaillez) ? Est-ce que vous pouvez décrire ce que vous faites dans chaque lieu que vous ne feriez pas dans les autres ?

5) Pratiques de lecture/Rapports au livre : Consultez-vous les livres ou des documents à la BnF ?

Savez-vous ce qui se trouve dans les rayonnages dans la salle où vous travaillez ? Dans les autres ? Comment le savez-vous ?

S'ils consultent des livres de la BnF : comment les avez-vous obtenus ? (sont allés les chercher seuls, ont regardé sur le site, ont demandé à un.e agent.e etc.).

Est-ce que vous avez découvert des choses que vous ne cherchiez pas forcément ?

Est-ce que vous regardez ce que font ou ce que lisent les autres ?

Apportez-vous vos propres ouvrages ou documents de travail ici ? (pourquoi, etc.)

Empruntez-vous des livres dans d'autres bibliothèques ? Si oui, où ? Quel genre de livres ?

Possédez-vous beaucoup de livres ? Quels types d'ouvrages ? Où est-ce que vous les rangez ?

Lisez-vous beaucoup ? A quel titre lisez-vous (professionnel, loisir, etc.) ? Quels types de documents lisez-vous habituellement (magazines, journaux en ligne, textes numérisés, romans etc.) ? A quels endroits et à quels moments est-ce que vous lisez ?

Votre usage de l'ordinateur, pouvez-vous le décrire ? Ce que vous faites, quand, et où pour votre projet particulier ?

Comment vous installez-vous pour travailler ? (disposition des affaires, des livres sur la table, par terre, etc.) – De quel équipement disposez-vous ? (bloc papier, PC, etc.)

- 6) Impressions, souvenirs, états : Vous rappelez-vous de la première fois où vous êtes venus à la BnF ? Comment cela s'était-il passé ? (déroulé, rencontres) Qu'est-ce qui vous avait amené là ? Et depuis ?

Comment vous sentez-vous à la BnF ? Décrire son état (concentré.e, détendu.e, tendu.e, perdu.e, etc.)

Pouvez-vous décrire l'ambiance ? (le son, la lumière, les matériaux, les autres, le mouvement, etc.) Vos impressions se sont modifiées dans le temps ? Comment ?

Qu'est-ce qui vous frappe chez les gens qui viennent à la BnF ? Qui vient ici selon vous ? Il y a des personnes que vous retrouvez ? Que vous repérez ?

Est-ce que vous avez des contacts avec les personnes qui travaillent à la bibliothèque ?

D'après vous en quoi consiste le travail des différentes personnes qui travaillent à la bibliothèque ?

- 7) Connaissances des lieux, de sa structure, de son fonctionnement : Retour à la question de la fréquence et de la durée ;

Quand êtes-vous venus la première fois et pourquoi ? Qu'est-ce qui/ ou qui vous avait amené là ? Et depuis ?

Est-ce que vous diriez que vous avez des habitudes ici ? Lesquelles ? Il y a des endroits que vous aimez bien ? des places ? des endroits où vous n'allez jamais ?

Est-ce qu'il y a eu plusieurs étapes (choix de l'endroit précis, du moment).

Et dans l'avenir, plus tard, est-ce que vous continuerez à venir à la BnF ?

Est-ce que vous vous attendez à ce que la bibliothèque se transforme ou pas ? Si oui De quelle manière ?

Grille fine : Carte abonnement ou non, abonnement à d'autres bibliothèques, fréquentation d'autres lieux d'études, niveau d'étude, profession, provenance, âge, temps de trajet pour venir à la BnF.

Question finale (prévenir dès le début de l'entretien) : Auriez-vous le temps de me montrer les espaces où vous allez habituellement ? (photos)

Un petit repérage des lieux à l'échelle d'une journée

Un petit repérage plus général de votre usage de la bibliothèque

5.2. Listes des entretiens des phases 1 & 2

Phase 1: Récapitulatif des entretiens réalisés en novembre et décembre 2015 avec les lecteurs et lectrices du Haut-de-jardin de la Bibliothèque nationale de France

Date	Heure	Lieu	Durée	Âge	Sexe	Profession/ activité	Provenance Temps de trajet	Carte BnF
23.10	17h	Fauteuils à l'entrée Est près de l'espace d'entretien avec les bibliothécaires pour la bibliothèque de recherche (côté tour des lois)	16'	± 40	M	Magasinier dans une Bibliothèque Universitaire, en arrêt maladie	Habite dans Paris. Provenance exacte non communiquée	Oui
27.10	11h50	Dans fauteuil en face de l'entrée Est	51'	34	M	Juriste	Paris, 2 ^e	Non, pensait la renouveler ce jour-là
27.10	12h40	Dans espace Wifi (côté tour des Nombres)	19'	25	F	Etudiante en Master 2 de Biologie	Banlieue de Paris	Non. Avait la carte mais ne l'a pas renouvelée
27.10	14h	Sous la sculpture, entrée Ouest (côté Tour des Lettres)	30'	31	M	Etudiant en 1 ^{ère} année de psychomotricité	Vincennes – 12 minutes	Oui
27.10	14h35	Café des Globes	56'	33	M	Sociologue	Vincennes – 20 min	Non, avait la carte Recherche autrefois, aujourd'hui « n'en a pas besoin »
27.10	16h	Dans l'allée où il y a les tables/chaises (allée de l'encyclopédie) à côté de la salle I.	28'	21	F	Etudiante en Master 1 de Sciences de l'éducation	Paris, 13 ^e	Non
28.10	11h15	Salle J	33'	19	F	Etudiante en khâgne	Paris, 18 ^e	Oui
29.10	11h20	Salle I	29'	37	M	Comédien	Paris, 11 ^e	Oui
29.10	12h15	Dans l'allée de l'encyclopédie, assise à une table/chaise	20'	59	F	Retraitée – Danseuse, chorégraphe, art thérapeute	Paris, quartier de la BnF	Oui
29.10	14h30	Dans l'allée de l'encyclopédie, assise dans un fauteuil, Près de la salle I	11'	19	F	Etudiante en 2 ^{ème} année de psychologie	Pantin	Non
29.10	15h30	Salle C	80'	62,5	M	Retraité – profession non communiquée	Bercy	Oui

29.10	14h00		22'	± 40	M	Sans emploi	Paris	Oui
29.10	14h30	Allée de l'encyclopédie	4'	± 60	F	Chercheuse		Oui, carte recherche
29.10	15h00	Café des Globes	23'	31	M	Juriste, auto-entrepreneur, spécialiste du droit numérique		Oui
30.10	11h05	Dans fauteuil en face de l'entrée Est	11'	55	F	Géographe	Gant, Belgique	Non – ticket journée
30.10	11h20	Salle G	12'	39	F	Professeure de française en collège	Pantin	Oui
30.10	11h40	Dans allée de l'encyclopédie, près de la salle I	33'	26	M	Thésard en histoire	Vincennes	Oui, carte recherche
30.10	14h55	Salle B	37'	52	F	Etudiante en Master 2, Master « Entreprendre » au CELSA	Montreuil	Non – ticket journée
16.11	13h30		10'	21	M	Etudiant en 1 ^{ère} année d'école d'ingénieur	Marne-la-Vallée	Oui
16.11	14h		9'	21	M	Etudiant en Master 1 à l'Ecole du Louvre	Paris, 13 ^e	Non, ticket journée
18.11	15h30	Salle F	12'	23 s	F	Etudiante en L3 Conservation Restauration à Paris 1 – A un niveau Master (a fait un Master en Histoire auparavant)	Banlieue (92) – Environ 1h (Ne vient que si elle a cours avant ou après)	Oui
18.11	17h15	Salle H	17'	51	M	Enseignant-chercheur, travaille sur la Renaissance	Proche banlieue - 30 min	Oui, carte recherche
19.11	15h	Salle G	25'	31	M	Thésard en littérature	Banlieue (94) – Fontenay-sous-Bois – 15 min	Oui
20.11	16h	Café des Globes	63'	21	M	Etudiant en L2 de Théologie	St Jacques (Montparnasse) – 40 min	Oui
21.11	17h15	Espace sous sculpture, entrée ouest, côté tour des lettres	16'	65	M	Retraité – ingénieur électronique	Gant, Belgique	Non, ticket exposition

21.11	18h20	Café des Globes	19'	22	F	Etudiante, Licence de biologie	Ivry-sur- Seine – 8 min	Oui
24.11	17h30	Café des Globes	14'	22	F	Prépare sa candidature pour commencer un doctorat	Vit dans Paris – 20/30 min (vient spécifique- ment pour la BnF)	Oui
24.11	18h	Espace wifi et d'exposition, tour des nombres	14'	21	F	Etudiante en Licence de littérature	Boston, USA	Non
24.11	18h30	Club de l'Est	9'	23	F	Travaille dans un hôtel à Paris, originaire de Belgique	Paris 17 ^e , 20 min	Non
25.11	16h	Salle I	53'	25	F	Etudiante en Master Lettres, Arts (Paris 7)	Seine-et- Marne, vient souvent à pied (met 2h)	Oui
25.11	17h	Salle I	31'	44	M	Etait Professeur d'anglais au Soudan – En attente d'obtention d'une carte de séjour en France	Habite chez des amis – 30 min	Oui
25.11	17h30	Allée de l'encyclopédie – assis à une table/chaise	22'	62	M	Retraité – était chercheur en biologie	Nantes	Non

Phase 2 (prospective) : Récapitulatif des entretiens réalisés avec des lecteurs et lectrices de la Bibliothèque Universitaire des Langues et Civilisations, de la Bibliothèque Universitaire de Paris-Diderot-Paris 7, des passants sur l'esplanade de la BnF, et devant le Cinéma Mk2 Bibliothèque réalisés en février et mars 2016.

Date	Lieu	Durée	Âge	Sexe	Profession/ activité	Provenance Temps de trajet	Note
11.03.16	Esplanade BnF, entre le Mk2 et l'entrée de la BnF	8'17	47 ans	F	Travaille à la com. de la BnF		
11.03.16	Entrée esplanade BnF côté Avenue de France	5'15	67 ans	M	Retraité/ Ancien ingénieur en packaging	Saint- Germain en Laye	N'est jamais entré dans la BnF
11.03.16	Esplanade BnF, grandes marches avec vue sur la forêt de la BnF	13'50	30 ans	M	Etudiant en thèse (Sciences politiques)	Paris, 17 ^e	Etudie au Rez- de-Jardin
11.03.16	Esplanade BnF	5'23	21 ans	F	Hôtesse d'accueil	Bussy-Saint- George	Venue pour visiter BnF Flâne sur l'esplanade en été avec ses amis
11.03.16	Esplanade BnF	3'09	27 ans	M	Journaliste à Canal +	Paris, 14 ^e	Fréquente beaucoup le Mk2, pas la BnF
11.03.16	Esplanade BnF	10'24	28 ans	M	Recherche d'emploi dans le domaine du Web marketing	Originaire de Valences, habite dans le 15 ^e	Fréquente la BnF HdJ Esplanade contraste avec agitation de Paris
11.03.16	Esplanade BnF	7'57	62 ans	F	Chargée de mission emploi formation	Touriste, du grand Est Lyonnais	Touriste, venue voir l'esplanade – Ne comprend pas où est l'entrée
8.02.16	Esplanade face à la Seine	6'	22 ans	M	Etudiant M2 psychologie Université Paris-Diderot		
8.02.16	Esplanade face à la Seine	11'45	35 ans	M	Rédacteur freelance		Usager de la BnF RdJ
8.02.16	Esplanade près de la Tour des Lois	25'	21 ans	F	Étudiante M1 en urbanisme Femme – ville de Lyon		Emmenée à l'intérieur de la BnF pour découverte Difficile de trouver l'entrée
9.02.16	Près de l'entrée de la BnF	5'48		M	Retraité		Usager de la BnF HdJ
9.02.16	Près de l'entrée de la BnF	4'29		F	Assistante administrative – Ministère écologie		
11.02.16	Au centre de l'esplanade de la BnF	7'50	35 ans	M		Paris, 13 ^e	Usager de la BnF HdJ

11.02.16	Au centre de l'esplanade de la BnF et à l'intérieur de la BnF	31'	62 ans	F	Gynécologue	Lille, vient d'emménager à Paris	1 ^{ère} visite à la BnF, emmenée à l'intérieur Ne trouvait pas l'entrée
5.02.16	Esplanade, sur les marches face à la forêt	7'07	21 ans 20 ans	F M	Etudiants, Master 1 Histoire de l'Art et Droit	Paris, 15 ^e	Usagers de la BnF, HdJ
5.02.16	Esplanade, côté Est puis dans la BnF	25'08	55-60 ans	F		Grenoble, touriste	1 ^{ère} fois à la BnF, emmenée à l'intérieur. Ne trouvait pas l'entrée
11.03.16	Entrée 1, Mk2		25 ans	F	Master Energie et Environnement à Jussieu		Attend une amie devant le cinéma, avant un film
11.03.16	Entrée 1, Mk2		24 ans 23 ans	M F	5 ^e année de médecine 5 ^e année de psycho		En pause déjeuner -BnF
11.03.16	Entrée 2, Mk2		29 ans	M	Doctorat de sciences politiques à Nanterre		Pause cigarette -BnF
11.03.16	Entrée 2, Mk2		29 ans 25 ans	M M	Master administration des entreprises ingénieur naval	77 77	
11.03.16	Entrée 1, Mk2		65 ans	M	Retraité, ancien restaurateur		Se détend près du food truck de son fils
11.03.16	Entrée 1, Mk2		42 ans	F	CDD dans l'enseignement En fin de thèse en lettres		
11.03.16	à la sortie BnF, devant le MK2		18 ans (tous)	F F F M	Tous étudiants en 1 ^{ère} année de médecine	Paris Villeneuve-le-Roy Savigny-sur-Orge Paris	Pause cigarette -BnF
8.02.16	Devant le Mk2		38 ans	F	Agent administratif		BnF payante : frein pour y aller
8.02.16	Devant le Mk2			M	Educateur		BnF payante : frein pour y aller
8.02.16	Devant le Mk2		20 ans	M	Etudiant en école d'ingénieur		N'aime pas travailler en bibliothèque

9.02.16	Devant le Mk2		32 ans	F	Documentaliste		BnF pas très accessible comparée à la BPI
9.02.16	Devant le Mk2		31 ans	F	Téléopératrice		
9.02.16	Devant le Mk2		20 ans	F	Etudiante en Langues Etrangères Appliquées		Jamais allée à la BnF, seulement au Mk2
9.02.16	Devant le Mk2		24 ans	F	Professeur de français au collège et prépare l'agrégation de lettres modernes		Abonnement HdJ BnF
11.03.16	Entrée BU Diderot	12'37	20 ans 20 ans	F F	Etudiantes L3 Lettres et arts (Paris 7)	Paris / Fontenay-sous-Bois	
11.03.16	Entrée BU Diderot	7'	18 ans 19 ans	F F	Etudiantes en double licence allemand et histoire (Paris 7)	Auvergne / Italie	
11.03.16	Entrée BU Diderot	5'30	21 ans 21 ans	M F	Etudiants en Master d'économie appliquée (Paris 1) / Master finance (Paris 1)	Villejuif / Meaux	
11.03.16	Entrée BU Diderot	8'32	27 ans	M	Etudiant en master d'informatique IMPR (Paris 7)	Sénégal. A Paris depuis septembre 2015	
11.03.16	Entrée BU Diderot	8'03	25 ans	F	Etudiante en M1 Biochimie (Paris 7)		
11.03.16	Entrée BU Diderot	11'33	49 ans	M	Reprise d'études : doctorat en lettres au Cerilac (Paris 7) (<i>La mélancolie dans l'œuvre d'Aragon</i>)	Paris puis ex-Yougoslavie puis Montrouge	
8.02.16	Entrée BU Diderot	3'09	19 ans	F	Etudiante en LEA		
8.02.16	Entrée BU Diderot	3'31	20 ans	M	Etudiant en 1 ^{ère} année de médecine		Préfère cette bibliothèque à celle de médecine pour l'ambiance et le regard des autres
8.02.16	Entrée BU Diderot	3'07	20 ans	M	Etudiant en maths		
8.02.16	Entrée BU Diderot	4'48	23 ans	F	Etudiant, Lettres et arts		

8.02.16	Entrée BU Diderot	4'39	23 ans	F	Etudiant, master cinéma		
8.02.16	Entrée BU Diderot	5'14	22 ans	M	Etudiant, 3e année LEA		
8.02.16	Entrée BU Diderot	3'48		M F	Etudiants à Paris IV		Préfèrent venir à la BU de Paris 7 car plus spacieuse. BnF payante : frein pour y aller
8.02.16	Entrée BU Diderot	5'30		F	Etudiante		BnF trop impressionnante
11.03.16	Entrée BULAC		20 ans	F	CPGE économie	lycée proche, habite à 20 min de la BULAC	
11.03.16	Entrée BULAC		24 ans	M	étudiant en D4 (6ème année de médecine) à P6	BULAC est à 10 min de sa fac en transports, il habite dans le 12ème	
11.03.16	Entrée BULAC		40 ans	M	Restauration		
11.03.16	Entrée BULAC		21 ans	F	Etudiante à l'INALCO	Habite à Chaville (40min de transport)	
11.03.16	Entrée BULAC		22 ans	M	étudiant en 3ème année de kinésithérapie		
11.03.16	Entrée BULAC		23 ans	F	étudiante en relations internationales à l'INALCO		
11.03.16	Entrée BULAC		21 ans	F	Étudie japonais, russe et langues françaises étrangères à l'INALCO vient à la BULAC depuis 4 ans, refait une licence	Habite à 20 min en RER de la BULAC	
11.03.16	Entrée BULAC		65-75 ans	M	retraité travaille sur le soufisme, écrit des livres et des articles		Par rapport à la BnF, trouve que les livres sont plus faciles d'accès ici, qu'on peut les toucher plus facilement et il manque des livres à la BnF

11.03.16	Entrée BULAC		30 ans	F	Etudes d'histoire des sciences à Paris 7		
11.03.16	Entrée BULAC		29 ans	M	Master MECO Méditerranée Europe centrale et orientale		Trouve ses sources à la BULAC et pas à la BnF N'aime pas la manière dont les ouvrages sont classés à la BnF, le découpage par salles
11.03.16	Entrée BULAC			M	Apprend l'arabe à l'INALCO	Epinay-sous-Senart	
8.02.16	Entretien en fin de pause déjeuner à l'extérieur devant la BULAC	7'02	21 ans	M	Etudiant en 2 ^e année de Pharmacie		BnF payante : frein pour y aller
8.02.16	Entretien à l'extérieur devant BULAC	5'27	46 ans	F	Etudiante en Master 1 de Chinois	Versailles (78)	
8.02.16	Entretien pendant la pause déjeuner à l'intérieur de l'Inalco	6'06	38 ans	F	En reconversion professionnelle : comptabilité	Levallois-Perret (92)	BnF payante : frein pour y aller
8.02.16	Entretien à l'extérieur devant BULAC, interrompu par la pluie	7'34	57 ans	F	Etudiante master 1 de langues orientales	Essone	BnF payante : frein pour y aller
8.02.16	Entretien à l'extérieur, devant la BULAC	6'55	18 ans	F	Etudiante en licence 1 de japonais	Guérande (44)	
8.02.16	Entretien à l'extérieur devant BULAC	5'42	33 ans	M	Etudiant en Master 2 de comptabilité (CNAM)	Sri Lanka	BnF payante : frein pour y aller
8.02.16	Entretien à l'extérieur devant BULAC en fin de pause déjeuner, un café à la main et une cigarette dans l'autre.	3'18	36 ans	F	A la recherche d'un emploi - Doctorat en Biologie génétique	Paris	BnF payante : frein pour y aller
4.02.16	Entretien à l'extérieur devant BULAC	7'	21 ans	F F	Etudiantes en médecine	Paris, 20 ^e et 19 ^e	BnF payante : frein pour y aller

4.02.16	Dans le hall de l'INALCO	7'47	23 ans	M M M	Etudiants physique appliquée droit et géographie/sciences du territoire	Antony – 40/45 min de trajet	BnF payante : frein pour y aller
---------	--------------------------	------	--------	-------------	---	------------------------------	----------------------------------

5.3. Éléments bibliographiques

Études et enquêtes à la BnF (par ordre chronologique) :

Cabinet Plein Sens, « Comment ouvrir (plus) le Haut de jardin au grand public », Rapport d'étude, BnF, 2007.

C. Roquebert, « Les lycéens, le bac et la BnF : enquête sur les usagers lycéens à la BnF », rapport de stage, BnF, 2012 [en ligne : http://www.bnf.fr/documents/enquete_lyceens_bac_bnf.pdf]

Ph. Chevallier, C. Evans, « Attention, lycéens ! Enquête sur les publics réviseurs à la BPI et à la BnF », Bulletin des bibliothèques de France, 2013, t. 58, n° 2, p. 24-29 [en ligne : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2013-02-0024-005>]

GMV Conseil, « Synthèse des résultats pour les espaces de lecture : les lecteurs du Haut-de-jardin », Observatoire des publics, enquête en continu, BnF, 2014 [en ligne : http://www.bnf.fr/documents/observatoire_2013_lecteurs.pdf]

DSG, « Les salles de lecture en 2014 », étude statistique, BnF [en ligne : http://www.bnf.fr/documents/stats_lectorat_2014.pdf]

Le Sphinx, « L'évolution des titre d'accès aux salles de lecture », Rapport d'étude, 2015.

Articles et documents officiels (BnF) :

D. Bruckmann, I. Mangou, C. Pei, C. Portier, « Enjeux d'espaces, enjeux de publics : l'exemple de la BnF », in Bulletin des Bibliothèques de France, n°6, 2013 [en ligne : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2013-06-0038-006>]

BnF, Rapport annuel 2014 [http://webapp.bnf.fr/rapport/pdf/rapport_2014]

I. Mangou, « L'évolution du Haut-de-jardin », Rapport annuel d'activité de la BnF, 2013 [en ligne : http://webapp.bnf.fr/rapport/pdf/rapport_2013.pdf]

Articles et ouvrages de référence (par ordre alphabétique) :

A. Camus, J.-M. Cretin, C. Evans, *Les habitués, le microcosme d'une grande bibliothèque*, Paris, Editions de la Bibliothèque Publique d'Information, 2000

E.-C. Edinger, *Wissensraum, Labyrinth, symbolischer Ort, Die Universitätsbibliothek als Sinnbild der Wissenschaft*, Munich, UVK Verlagsgesellschaft Konstanz, 2015

J. Le Marec et P. Molinier (eds.) *Sciences de la Société* n°92, Dossier *L'entretien, l'expérience et la pratique - la créativité méthodologique en communication*, 2015

J. Le Marec, « Le public, le tact et les savoirs de contact », *Communication et Langages* n°175, 2013, p. 3-26

J. Le Marec, J. Eidleman, H. Gottesdiener, « Visiter les musées : expérience, appropriation, participation », *Culture et Musées Hors-Série – La muséologie : 20 ans de recherche*, Éditions Actes Sud, 2013, p. 73-113

J. Le Marec, « Partage et transmissions ordinaires dans les institutions du savoir », *Tracés* n°12 *Hors-série*, 2012, p. 107-121

J. Le Marec, « Recompositions muséales et scientifiques : le musée-projet, l'exposition-musée » in Jean-Michel Côté (dir.) *La fabrique du musée de sciences et sociétés*, Paris : La Documentation Française, 2011, p. 25-41

J. Le Marec, *Publics et Musées, La confiance éprouvée*, Paris : L'Harmattan, 2007

M. Rosselli, M. Perrenoud, *Du lecteur à l'utilisateur : ethnographie d'une bibliothèque universitaire*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2010